This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

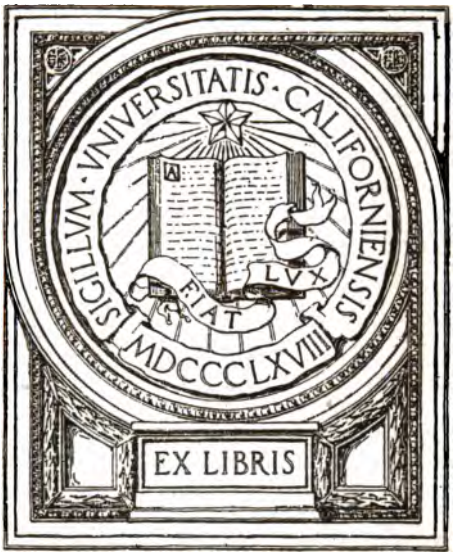
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

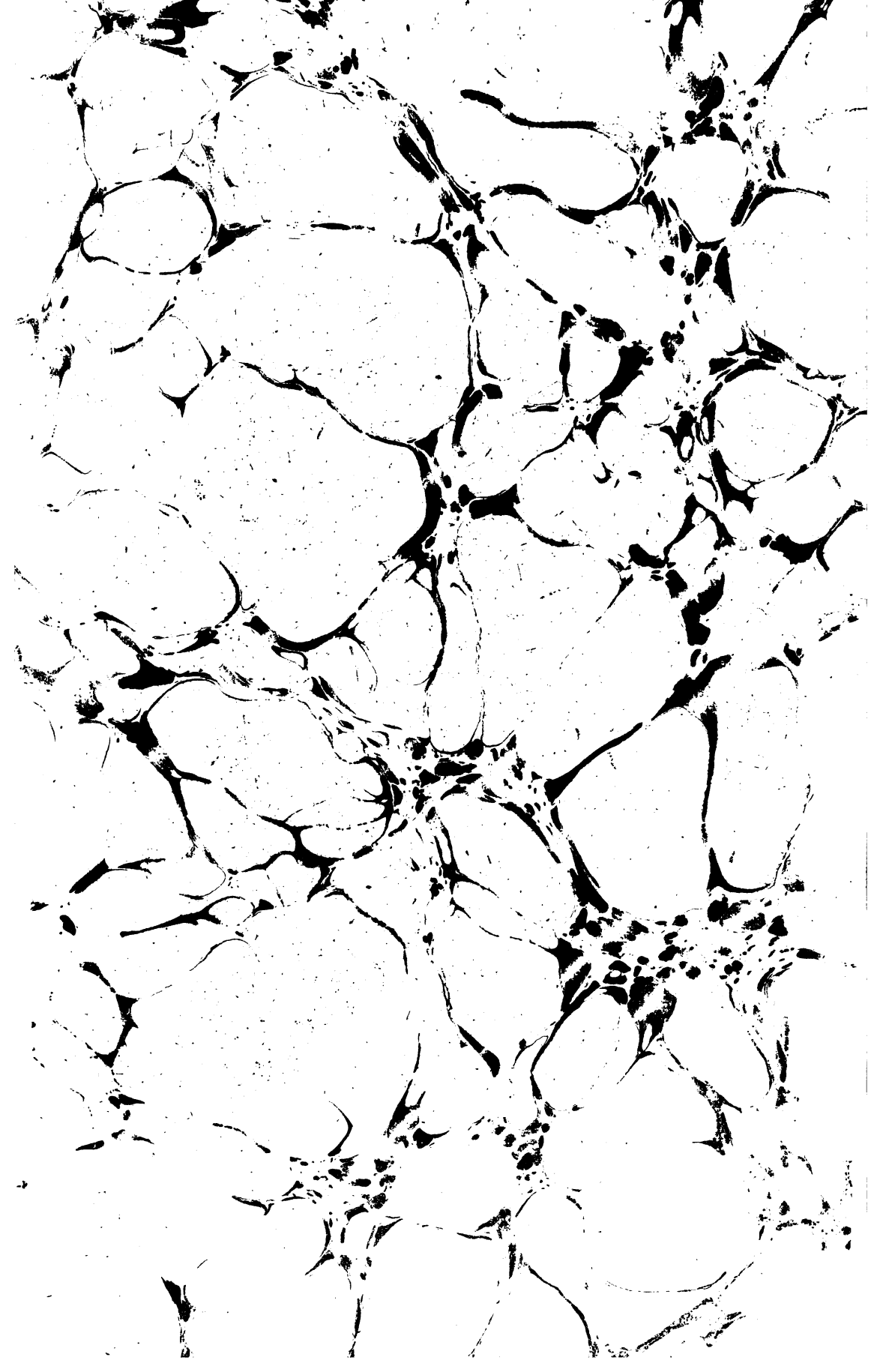
BT
301
R46P7

UC-NRLF
$B 51 526

YC 40787

ALVMNVS BOOK FVND





L'ÉCOLE CRITIQUE

ET

JÉSUS-CHRIST

UNIV. OF CALIFORNIA

A PROPOS DE LA

VIE DE JÉSUS DE M. RENAN

PAR

EDMOND DE PRESSENSÉ

DEUXIÈME ÉDITION

(EXTRAIT DE LA **Revue Chrétienne** DU 15 AOÛT 1863.)

PARIS

CH. MEYRUEIS ET Cie
174, RUE DE RIVOLI

E. DENTU
PALAIS-ROYAL

1863

BT301
R46P7

UNIV. OF CALIFORNIA

L'ÉCOLE CRITIQUE

ET

JÉSUS-CHRIST

A PROPOS DE LA *VIE DE JÉSUS* DE M. RENAN

PAR

ED. DE PRESSENSÉ

Depuis quelques semaines les adversaires de toute religion positive montrent une sollicitude touchante pour les esprits attardés qui croient encore au surnaturel et acceptent sérieusement le christianisme. Pauvres gens, dit-on en branlant la tête, quel coup ils viennent de recevoir! — Coup fourré, il est vrai, qui n'est pas porté en pleine poitrine, mais tout doucement, par derrière, avec une politesse exquise, — coup terrible néanmoins, dont ils ne se relèveront pas, car enfin le nuage sous lequel s'enveloppait et se dérobait l'origine de leur croyance est dissipé; le nimbe qui ceignait le front du Christ a disparu. Ce Dieu dont on baisait les pieds n'est plus qu'un berger délicieux des lacs de la Galilée. L'Evangile fait le pendant des églogues de Virgile, et le Crucifié, qui prétendait régner du haut d'une croix sanglante, se réduit aux proportions d'un Tityre, plus moral que celui de Virgile, mais aussi plus charlatan. O triomphe éclatant de la grande critique, si destructive et si respectueuse tout ensemble! Il n'y a qu'elle pour ensevelir sous des fleurs les religions mortes, et pour faire des apothéoses à la façon des Romains, qui avaient un moyen ingénieux de faire disparaître dans la gloire ceux qui les gênaient, témoin leur premier roi supprimé en même temps que déifié. Décidément le tour est joué, les chrétiens ne s'en relèveront pas. D'autres, moins charitables, peignent d'avance non sans malice notre colère impuissante, nos anathèmes ridicules en face d'un ennemi souriant et impassible.

474545

UNIV. OF CALIFORNIA

Ces prévisions ne seront pas justifiées. Le nouveau livre annoncé et prôné à si grand fracas n'est fait ni pour effrayer ni pour émouvoir fortement les chrétiens convaincus. Ils ont supporté de plus redoutables assauts que cette *charmante* attaque. Le christianisme, après avoir fait front à la philosophie antique armée de toutes pièces, à la renaissance enivrée du philtre de l'art grec, au dix-huitième siècle avec son rire terrible et son amour généreux de l'humanité, ne va pas apparemment désarmer devant un roman efféminé, quelque galamment tourné qu'il soit. Or je ne puis voir autre chose dans la *Vie de Jésus* de M. Renan.

L'ouvrage de Strauss fut un coup de bélier dans nos remparts par son imposant appareil critique. Aussi a-t-il ouvert une nouvelle ère dans la lutte théologique. L'école de Tubingue a déployé une science vaste et ingénieuse pour faire rentrer le christianisme dans le cadre des faits purement naturels et le plier aux lois de l'histoire ordinaire. Et cependant quiconque connaît la situation théologique de l'Allemagne, sait combien ces deux mouvements puissants ont été victorieusement combattus. Ici le péril est moins grand. Je ne trouve dans ce livre ni philosophie de bon aloi ni critique solide. J'y rencontre partout l'esprit et le charme du langage et partout aussi l'équivoque qui dissimule la vraie pensée, et couvre d'une sorte d'onction sentimentale le vide absolu en fait de croyances. Quant à la haute édification que doit produire la nouvelle *Vie de Jésus*, je ne pense pas qu'on prolonge cette plaisanterie, et qu'on nous demande encore beaucoup de reconnaissance pour un auteur qui déclare Jésus adorable dans le sens où dans le monde on le dit d'une jolie femme. Il n'est pas de cœur chrétien qui se laisse prendre à ces fallacieux hommages, et ne soit pas blessé dans ce qu'il a de plus intime. Ceux qui s'en étonnent et s'en scandalisent prêtent à rire au critique élégant qui a parfaitement mesuré l'effet qu'il voulait produire.

Après cela je ne nie pas que son livre, par le seul fait qu'il présente le côté humain du Christ, — en le défigurant, il est vrai, — n'ait son utilité. C'est un avantage qu'il faut bien se garder de laisser aux adversaires de notre foi. Déjà en Allemagne plusieurs tentatives très remarquables ont été faites dans cette direction. Nous rappellerons la *Vie de Jésus* de Neander et celle de Lange, qui renferme de précieux éléments. Mais le mérite principal du livre de M. Renan sera d'attirer les regards des hommes de notre génération sur la personne de Jésus-Christ. On laissera bien vite la molle image qu'il en a crayonnée pour contempler l'original dans le récit évangélique. Les citations des paroles du Maître dont il a semé son récit imaginaire produiront tout leur

effet. Ces perles de grand prix y brillent de leur saint éclat et font oublier l'élégante monture. Ces réserves faites, ce livre ne nous paraît point destiné à creuser un sillon profond. Son succès définitif serait un jugement sévère pour notre génération, car il la montrerait plus amollie, plus incapable de saisir le grand idéal que nous ne le pensions. Cependant si le succès ne doit pas être durable, il est considérable pour le moment, et il ne manque pas de flatteurs empressés. Cela nous met à l'aise pour le discuter franchement. Je le ferai aussi bien au point de vue de la science qu'à celui de la religion, aussi bien au point de vue de la dignité humaine qu'à celui de la révélation, car ce livre est surtout offensant pour l'humanité. Il montre une fois de plus combien la cause de l'homme est solidaire de celle du Dieu vivant et vrai. Si l'on savait tout ce qu'il cache de dédain ironique pour l'âme humaine, pour la vérité en soi, quelle langueur mortelle il respire et communique, à quel vain dilettantisme il réduit la religion et la morale, on goûterait moins le charme morbide qui en fait la vogue.

I.

A la base du livre de M. Renan est une notion philosophique bien déterminée, au nom de laquelle il repousse tout élément surnaturel dans le christianisme primitif : c'est même là sa raison principale pour faire un choix, un triage dans les récits de l'Evangile et en renvoyer toute une portion à la légende. Cette notion philosophique n'est nulle part clairement expliquée dans la *Vie de Jésus*, et surtout elle n'est jamais démontrée. Si on se contentait du nouvel écrit de M. Renan, il serait impossible de savoir sa vraie pensée philosophique. Il loue Jésus d'avoir fondé la religion définitive et de l'avoir résumée dans l'Oraison dominicale. Cela donnerait à supposer que l'auteur admet au moins *le Père qui est aux cieux*, car il paraît difficile de faire honneur à Jésus-Christ d'avoir fondé la religion absolue et de repousser en même temps sa notion fondamentale sur Dieu. Et cependant on sait très bien que *le Père qui est aux cieux* se confond pour M. Renan avec l'Abîme notre Père d'où nous sommes éclos; cette dernière phrase est devenue immortelle dès le premier jour par son tour original. On se rappelle également son fameux article sur la *Métaphysique* de M. Vacherot, où nous lisons ces mots qu'il n'a pas désavoués: « L'absolu de la justice et de la raison ne se manifeste que dans l'humanité ; envisagé hors de l'humanité, cet absolu n'est qu'une abstraction, envisagé dans l'humanité, il est une réalité. L'infini

n'existe que quand il revêt une forme finie. » Ce même article se terminait par une prière au Père céleste, preuve nouvelle que l'Oraison dominicale se concilie pour l'habile écrivain avec l'athéisme humanitaire qui est le vrai fond de son système. Mais dans sa *Vie de Jésus*, il ne s'explique pas avec cette netteté. Je ne connais rien de plus embarrassé que le passage où il nous dit que pour bien comprendre la nuance de la piété de Jésus, il faut faire abstraction de ce qui s'est placé entre l'Evangile et nous, et nous élever au-dessus du déisme et du panthéisme, catégories tranchées qui manquent de nuance et de finesse. « Si Dieu, dit l'auteur, est un être hors de nous, la personne qui croit avoir des rapports particuliers avec Dieu est un visionnaire. Le panthéisme d'un autre côté, en supprimant la personnalité divine, est aussi loin qu'il se peut du Dieu vivant des religions anciennes. Les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu, Çakia-Mouni, Platon, saint Paul, saint François d'Assise, saint Augustin, à quelques heures de sa mobile vie, étaient-ils déistes ou panthéistes? Une telle question n'a pas de sens. Les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu les eussent laissés indifférents. Ils sentaient le divin en eux-mêmes » (p. 73). J'ai beaucoup de peine, je l'avoue, à comprendre cette nuance de piété qui se trouve n'appartenir ni au déisme ni au panthéisme, et qui est la même chez Bouddha et chez Jésus. Qu'est-ce que ce divin qui n'est ni déterminé hors de nous, comme le déisme, ni indéterminé, comme le panthéisme? Je n'y puis voir autre chose que cette humanité *transcendante* (autre mot commode et vague), qui est pour M. Renan la forme supérieure de la vie de l'univers. « La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité, dit-il dans cette même page, a été celle de Jésus. » Il est certain que Jésus a eu conscience d'un Dieu personnel et vivant. Or c'est là une illusion complète aux yeux de son nouvel historien, puisque cette croyance est en désaccord flagrant avec son système. Comment Jésus a-t-il pu avoir la plus haute conscience de Dieu en tombant dans une erreur si grave? L'auteur veut dire sans doute qu'il a eu la plus haute notion de l'idéal, qui est pour lui la catégorie du divin. — Fort bien, mais Jésus ne l'entendait pas ainsi. L'Oraison dominicale est la négation formelle de cette transcendance tout humaine. Pour présenter cette prière sublime comme le dernier mot de la religion, alors que l'on part d'un tel système, il faut lui donner un sens entièrement différent de celui qu'elle avait dans la pensée du Christ et glisser délicatement sous les mots des idées tout à fait modernes. Cette manière de nager entre deux eaux, ce besoin de

nier en affirmant au lieu de nier tout simplement, se retrouve d'une façon bien singulière dans le passage consacré par M. Renan aux destinées futures de l'homme. — Quiconque se souvient de sa préface à la traduction de Job sait très bien ce qu'il pense de l'immortalité de l'âme; il la réduit à l'immortalité du bien que nous avons fait, à notre trace, à notre sillon dans le monde où nous avons passé. « L'âme est immortelle, a-t-il dit quelque part, parce qu'elle croit aux choses éternelles. » Jésus, le fondateur de la religion absolue, n'avait certes pas admis cette nuance dans sa piété. Il affirmait énergiquement l'immortalité personnelle et le jugement dernier. L'auteur veut montrer que Jésus a eu raison, tout en se trompant grossièrement. Voici comment il exécute ce tour d'adresse. « Le mot de *royaume de Dieu* exprime avec un rare bonheur le besoin qu'éprouve l'âme d'un supplément de destinée, d'une compensation à la vie actuelle. Ceux qui ne se plient pas à concevoir l'homme comme un composé de deux substances, et qui trouvent le dogme déiste de l'immortalité de l'âme en contradiction avec la physiologie, aiment à se reposer dans l'espérance d'une réparation pénale qui, sous *une forme inconnue*, satisfera aux besoins du cœur de l'homme. Qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu. » Ce que cela peut vouloir dire, je ne l'entrevois même pas; je sais seulement que cette forme inconnue sous laquelle je revivrai n'a aucun rapport avec une existence personnelle, c'est-à-dire réelle. Si Jésus avait pensé quelque chose de semblable, il aurait eu le rare bonheur de dire précisément le contraire. Je ne sais pas comment M. Renan s'arrange d'une déclaration comme celle-ci : « Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et qui ne peuvent faire mourir l'âme. »

Est-ce qu'au milieu de toutes ces équivoques la netteté de la pensée philosophique ne se perd pas? L'esprit ne sait plus à quoi se prendre; nulle part on ne pose le pied avec sécurité, car on ne rencontre qu'un sable mobile toujours prêt à céder. Cette fuyante philosophie n'a point de base, point de principe fixe et franc qu'on puisse saisir; elle est toute en énigmes, ce qui ne l'empêche pas de trancher sans sourciller la question du surnaturel, et de proclamer l'impossibilité du miracle, comme si elle en avait le droit, avant d'avoir renversé par une discussion serrée la notion du Dieu libre, distinct du monde, et capable par conséquent d'y intervenir. Sur ce point l'auteur s'est contenté de reproduire le passage bien connu de sa brochure sur *la Chaire d'hébreu au Collége de France*. Au lieu d'élever le débat à la hau-

teur des principes, il en appelle au plus vulgaire empirisme. Il déclare de nouveau qu'il ne croira au surnaturel que quand un même miracle aura été accompli à plusieurs reprises devant une commission de savants. C'est pour lui affaire de laboratoire. C'est dire qu'il confond entièrement le miracle avec le prodige ; il le fait consister dans un phénomène anormal et le dépouille de son caractère moral. Evidemment, si le miracle n'est qu'un fait étrange, destiné uniquement à parler aux yeux, j'admets qu'on cherche à le faire légaliser par une section de l'Institut comme ferait un marchand d'orviétan ou l'inventeur d'un spécifique lucratif qui désire achalander son invention. Si le miracle est, non pas simplement un fait étrange, mais une intervention souveraine de l'amour divin qui ne suspend les lois de la nature que pour un grand but moral, ce caractère moral s'oppose absolument à une semblable exhibition. Le miracle a sans doute ses preuves externes et historiques qu'il vaudrait la peine de discuter sérieusement avant d'en demander d'impossibles, mais tout d'abord il pose à la raison une grande question de philosophie religieuse qui touche aux problèmes les plus élevés du théisme, puisqu'elle en revient à la question de la liberté divine. Conclure contre lui avant d'avoir vidé cette question, c'est nier sans preuves. Or, la négation gratuite n'est pas plus philosophique que l'affirmation gratuite. Jamais M. Renan n'a attaqué de front les principes fondamentaux du théisme ; il s'est contenté de faire appel à l'esprit du temps, aux résultats généraux de la science contemporaine. Il s'est fondé sur l'opinion et non sur la raison. — Dédaigner n'est pas répondre, pas plus que frapper. Un fin sourire n'est pas plus rationnel qu'un anathème ; le moindre argument ferait mieux notre affaire. Nous sommes donc en droit de dire que la nouvelle *Vie de Jésus* manque absolument de base philosophique. Ce chef-d'œuvre de la libre pensée est aussi arbitraire qu'une rêverie sortie de l'imagination. Vous êtes le représentant de la grande science et vous avez en pitié les hommes de la foi. Nous vous demandons d'être ce que vous dites ; soyez la science au sens rigoureux. Dissipez les nuages de l'équivoque. Précisez et démontrez. L'*à priori* n'est pas dans votre rôle. Nous n'en voulons pas pour nous ; comment consentirions-nous à vous le concéder ?

II.

Si de la philosophie nous passons à la critique, nous ne rencontrons pas un terrain plus solide. L'auteur profite largement

de son principe « qu'il ne faut pas refaire ce qui a été bien fait. » Pour la majeure partie de ses assertions il donne sa parole d'honneur que la démonstration a été fournie par ses devanciers. On comprendrait cette méthode s'il s'agissait de résultats scientifiques universellement acceptés et qui ne souffrissent plus de contestation, mais ses affirmations portent précisément sur les points les plus délicats de la critique, sur ceux qui soulèvent encore les discussions les plus vives, je ne dis pas seulement entre les chrétiens consciencieux, mais encore entre les savants de toute école. J'en citerai un exemple saillant. On sait l'importante position prise dans le champ de la théologie par l'école de Tubingue. Cette position doit être non tournée mais emportée par une polémique régulière; il n'est pas possible de passer sur un tel système comme s'il était nul et non avenu. Je suppose qu'un écrivain croyant au surnaturel ne tienne aucun compte de Baur en retraçant les origines du christianisme, j'entends déjà le haro qui l'accueillerait. Et cependant M. Renan n'a pas fait autre chose. Ses lecteurs prévenus ne s'en doutent pas, parce qu'ils sont encore plus ignorants que prévenus. L'autre jour un journal plaçait sur la même ligne les travaux de Baur et ceux de M. Renan, sans se douter qu'ils sont en flagrante opposition. Mais l'écrivain, dont la science théologique est de fraîche date, n'avait vu chez l'un et chez l'autre que l'opposition au surnaturel. Cela lui suffisait pour croire à l'identité des vues, et dans son désir de faire flèche de tout bois, il méconnaissait entièrement la gravité des divergences. Elles sont cependant aussi tranchées que possible. M. Renan renverse la thèse fondamentale de l'école de Tubingue, qui est l'identification de la doctrine de Jésus avec le judaïsme et la fondation du christianisme par saint Paul, car il rattache à l'enseignement de Jésus lui-même le renversement du judaïsme et le germe de la haute métaphysique de l'évangile de Jean. Nous reviendrons plus tard à ces conclusions qui en contredisent d'autres chez l'auteur, mais il suffit de les indiquer pour montrer à quelle distance de l'école de Tubingue il a planté son drapeau. Seulement il s'est borné à le déployer dans la plaine; ce qui est plus commode que de le porter sur la brèche, après l'avoir ouverte dans une lutte périlleuse. L'absence de polémique sur un sujet si contesté ôte toute valeur scientifique aux résultats. Au reste, M. Renan ne pouvait serrer de près les théologiens de Tubingue, pas plus qu'aucun autre critique, puisqu'il ne rentrait pas dans son plan de discuter sérieusement les documents de l'histoire évangélique. Tout dépend ici de la place qu'on attribue à ceux-ci et de leur date précise. Or, personne n'a poussé plus loin que lui l'arbitraire dans

l'emploi de ces documents. Nous nous bornerons à en donner quelques exemples.

Parlons d'abord du choix et de la détermination des sources de la *Vie de Jésus*. La question des évangiles est vivement enlevée sans qu'aucun des problèmes ardus qu'elle soulève soit vraiment abordé. M. Renan distingue quatre périodes dans la composition de l'histoire évangélique. Dans la première, nous avons une histoire rudimentaire, consistant essentiellement en discours dans le premier évangile et en récits dans le second ; c'est le noyau primitif de Matthieu et de Marc, ainsi que l'indique un passage bien connu de Pappias cité par Eusèbe. Dans la seconde période, dont on ne saurait préciser la date, nous avons un mélange incohérent des deux courants, d'où sont sortis nos deux premiers évangiles dans leur état actuel ; c'est la tradition avec tout son désordre, sans aucun cachet personnel. La troisième phase appartient à la compilation ; c'est elle qui a produit l'évangile de Luc. La quatrième est celle de la narration travaillée et faussée par la spéculation, c'est la métaphysique qui transforme la réalité, à part un premier fond irréductible. Jean a été le Platon du Socrate juif, et ses amis qui ont remanié son évangile l'ont encore plus enrichi d'éléments spéculatifs. Telle est en deux mots la théorie de M. Renan, où l'on reconnaît les procédés de son maître, M. Ewald, mais non sa richesse d'informations positives, car tout ce système, qui est le fondement de la *Vie de Jésus*, est parfaitement en l'air. Pour ce qui concerne la première période de l'histoire évangélique, M. Renan cite bien Eusèbe reproduisant le témoignage de Pappias sur Matthieu et Marc, mais il ne cite pas et par conséquent ne discute pas le passage où le même Père nous dit que Matthieu, avant de quitter la Palestine pour des missions lointaines, a résumé par écrit sur la demande de ses amis ses récits oraux sur le ministère de Jésus-Christ[1]. Ce texte peut très bien se concilier avec celui de Pappias ; rien n'empêche d'admettre que Matthieu a lui-même ajouté une partie narrative à sa collection des discours de Jésus-Christ, et rien ne s'oppose non plus à la supposition qu'il ait fait de larges emprunts à Marc, mais en marquant le récit tout entier de l'empreinte spéciale de son évangile. M. Renan, en choisissant ainsi les passages qu'il cite, se facilite singulièrement la tâche. Il se garde bien d'établir que les deux premiers évangiles répondent à la description qu'il nous en donne, c'est-à-dire qu'ils ne forment qu'un ramassis de traditions non liées entre elles. Cette assertion réclamerait néanmoins une démonstration solide, car des critiques éminents

[1] Eusèbe, *H. E.*, III, 24.

ont soutenu à grand renfort de preuves que ce qui distinguait nos synoptiques des évangiles apocryphes c'était précisément le sceau de l'individualité, c'était un plan arrêté, une idée générale qui écartait la supposition d'une sorte de formation légendaire livrée au hasard. Pour ne parler que de Matthieu, on peut montrer facilement que la narration est dominée par un point de vue très nettement caractérisé, et très bien approprié aux premiers lecteurs de cet évangile. Toute la vie de Jésus est présentée comme l'accomplissement des prophéties et la consommation de l'ancienne alliance. Il est également aisé de prouver que le deuxième évangile porte l'empreinte de l'enseignement et du caractère de saint Pierre dont Marc était l'interprète, et qu'il était adapté au cercle de lecteurs auquel il était destiné tout d'abord. M. Renan ne daigne pas s'arrêter un instant à ces objections assez graves, et il se contente de cette affirmation sentimentale : « Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets ; chacun transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complétement populaire. » On n'a qu'à comparer nos deux premiers évangiles avec les légendes ainsi fabriquées ou simplement avec les apocryphes du Nouveau Testament pour estimer cette hypothèse à sa valeur. Mais sans doute l'auteur a des renseignements particuliers et intimes ; il a assisté à tout ce curieux commerce de petits livrets qui explique, à l'entendre, l'origine de nos deux premiers évangiles.

Passons rapidement à la troisième période de l'histoire évangélique, à celle de la compilation. On ne saurait, d'après M. Renan, accorder aucune valeur historique à l'évangile qu'elle a produit, car Luc a modifié à son gré la tradition primitive. — « C'est un harmoniste, un correcteur à la manière de Marcion et de Tatien. » Fort bien, mais que faites-vous des textes si précis qui font du troisième évangéliste le disciple et l'ami de saint Paul? Ce serait un fait considérable, car Paul a été en position d'être bien informé, et nous sommes avec lui tout près du berceau du christianisme. Le troisième évangile se présente à nous avec une valeur bien différente s'il a été écrit sous l'influence directe de Paul que s'il est l'œuvre d'un compilateur quelconque. Croirait-on que M. Renan ne mentionne même pas une tradition si bien établie?

On sait déjà que sur l'ensemble il admet l'authenticité du quatrième évangile, mais avec des retouches si nombreuses qu'il n'est plus possible raisonnablement d'en faire usage. Ici ce ne sont plus les pauvres gens qui font une sorte de pique-nique de

petits livrets, ce sont les amis de Jean qui brodent à l'envi sur ses notes. Ces amis étaient vraiment bien habiles, car ils ont réussi tous ensemble à produire un style parfaitement uniforme et tout d'un jet. M. Renan n'hésite pas à affirmer qu'entre l'évangile de Jean et les synoptiques il y a contradiction absolue. « Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pas parlé comme le veut Jean. » L'auteur voit dans la métaphysique du quatrième évangile l'un des nombreux produits du mouvement philosophique de l'Asie Mineure. La doctrine du Verbe n'est pour lui que le travestissement de celle de Philon. Cette proposition si grave est avancée par lui comme les autres, sans aucune discussion. Il ne nous rappelle même pas les points fondamentaux de la doctrine du célèbre Juif d'Alexandrie. Il ne nous dit pas combien son idée du Verbe était empreinte d'émanatisme et pénétrée de ce panthéisme spéculatif qui n'a pas eu d'adversaire plus ardent que saint Jean[1]. Il est beaucoup plus facile de dire en passant : « Saint Jean paraît avoir bu à ces sources étranges. » En ce qui concerne l'opposition radicale entre le quatrième évangile et les synoptiques sur la haute dignité du Christ, M. Renan se contredit lui-même, car il reconnaît que Jésus, dans l'exaltation de la dernière période de son ministère, a donné prise à cette exagération insensée. — Ce n'est donc ni Jean ni ses amis qui ont inventé sa divinité. Dès lors la prétendue contradiction entre le quatrième évangile et les synoptiques disparaît dans ce qu'elle a de plus tranché. Elle disparaîtrait bien davantage si M. Renan avait rappelé à cette place la formule du baptême dans Matthieu, la déclaration si caractéristique dans le même évangile que *nul ne connaît le Fils que le Père*, et tous les passages où Jésus se donne comme l'objet direct de la foi. S'il avait davantage tenu compte de l'impartiale analyse de M. Reuss, il n'eût pas affirmé si carrément une opposition qui n'existe pas dans la doctrine et qui est très exagérée pour le style. Quelle difficulté y a-t-il à admettre que la différence de milieu modifie le tour du langage? La polémique de Jérusalem réclamait une autre méthode que l'enseignement de la Galilée. M. Renan admet une modification totale dans l'enseignement de Jésus. Certes il y a bien plus de distance entre les bucoliques du lac de Tibériade arrangées par l'auteur et la sombre exaltation qui précède la crucifixion qu'en-

[1] Quiconque a étudié Philon sait très bien qu'entre son système et celui de saint Jean il y a un abîme, l'abîme qui sépare le dualisme panthéiste du théisme le plus accentué. Nous pourrions citer des textes nombreux qui montrent qu'il n'accorde aucune personnalité à son *Logos*, que celui-ci est purement et simplement la personnification du monde des idées, comme il le dit clairement dans ces mots : « Le *Verbe* n'est rien autre que le monde intelligible » (*De Opifice mundi*). Et cependant M. Renan n'en dit pas moins lestement que Philon est le frère aîné de Jésus. (Voir mon *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, t. I, p. 300.)

tre le sermon sur la montagne et les anathèmes contre les pharisiens. De deux choses l'une : ou M. Renan n'a pas le droit d'attribuer au même personnage des discours si différents, ou il n'est pas fondé à établir une contradiction tranchée là où il n'y a qu'une différence de langage commandée par la différence de milieu.

Il a du reste fait une découverte bien remarquable : c'est que Jean obéit dans tout le cours de sa narration à une basse jalousie. Il ne songe qu'à se donner de l'importance et à rabaisser ses collègues dans l'apostolat, surtout Pierre. C'est lui sans doute qui aura intercalé dans Marc le récit du reniement de son rival, car nulle part il n'est présenté avec si peu de ménagement. Supposer à Jean les sentiments d'un académicien aigri révèle une perspicacité bien fine. — Mais voici qui n'est pas moins fort. — A entendre l'auteur, il n'est pas de fatras métaphysique plus roide, plus gauche que les discours de Jésus dans le quatrième évangile. « Cette façon de se prêcher et de se démontrer sans cesse, cette perpétuelle argumentation, cette mise en scène sans naïveté ne seraient pas souffertes par un homme de goût à côté des délicieuses sentences des synoptiques. On sent le procédé factice, la rhétorique, l'apprêt. » Comme preuve on nous cite le chapitre XVII de saint Jean : « Mon Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie. — Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant glorifie-moi, toi, mon Père, auprès de toi-même de la gloire que j'ai eue avant que le monde fût fait. — Je prie pour ceux que tu m'as donnés. — Tout ce qui est à moi est à toi, et je suis glorifié en eux. — Et maintenant je ne suis plus au monde, mais eux sont au monde et je vais à toi, Père saint. — Garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. » Voilà les paroles qui arrachent à l'auteur cette exclamation : « Rhétorique, vain et fastidieux apprêt ! » O impuissance du talent à comprendre, à saisir le divin, même dans son rayonnement le plus pur ! O incapacité ridicule des gens d'esprit et des gens de goût qui ne sont rien d'autre, dès qu'il ne s'agit plus de peser la bonne expression et de goûter la métaphore ! Le paysan qui ne voit qu'une pierre mutilée dans la Vénus de Milo est-il inférieur au savant raffiné qui ne voit que du fatras dans la prière du Christ ? « Le tact exquis d'un Gœthe trouverait à s'appliquer dans un pareil sujet, » s'écrie M. Renan. Il se trompe ; le tact exquis n'empêche pas les lourdes bévues quand il s'agit de cet ordre de grandeur. Un cœur d'enfant, un cœur brisé et non infatué, voilà ce que réclame cette beauté toute divine que le génie lui-même méconnaît, parce que l'amour seul pénètre l'amour, et que le sem-

blable ne se perçoit que par le semblable. Il me semble que saint Jean est bien vengé des insinuations dont il a été l'objet. Il y a des jugements qui sont infiniment plus graves pour celui qui les porte que pour celui qui les subit.

Je ne comprends pas comment M. Renan a la prétention de tirer une Vie de Jésus des documents altérés et surchargés qu'il nous présente. S'il est vrai que nous n'avons dans les deux premiers évangiles que des livrets où chaque pauvre homme a mis ce qui lui tenait à cœur, dans le troisième qu'une compilation sans critique, et dans le quatrième qu'une composition métaphysique manquée avec quelques coupes heureuses et quelques indications dignes de foi, il faudrait renoncer à faire un récit, et dire une fois pour toutes que les origines du monde moderne plongent dans une nuit profonde qu'il est impossible de dissiper. L'auteur n'a pas hésité cependant à entreprendre un récit circonstancié, espérant que comme dans la méthode hégélienne l'être sortirait tout seul du non-être.

S'il a poussé bien loin l'arbitraire dans le choix de ses documents, il se surpasse lui-même dans l'emploi qu'il en fait. Du reste, il y met de la franchise. Pour reconnaître les vraies paroles de Jésus, il se contente de « cette espèce d'éclat à la fois doux et terrible, de cette force divine qui souligne ces paroles, les détache du contexte et les rend pour le critique facilement reconnaissables. Les vraies paroles de Jésus se décèlent d'elles-mêmes; elles se traduisent comme spontanément.» Nous voilà en plein mysticisme critique. L'auteur nous avertit qu'il prendra dans les documents primitifs ce qui lui conviendra sans autre guide que son sens intime. Il nous annonce aussi qu'il prendra son bien partout où il le trouvera, c'est-à-dire qu'il combinera les textes à son gré, rattachera un passage des petits livrets à un passage de la compilation ou du fatras métaphysique en créant un lien de sa façon entre tous ces fragments épars. Je livre à la méditation des gens sérieux cette phrase significative : « Les textes ont besoin de l'interprétation du goût; il faut les solliciter *doucement* jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues. » C'est ainsi qu'Agnelet s'approchait *doucement* des moutons dont il débarrassait son maître. Cette douce sollicitation arrive au même résultat, car le texte traité avec cette mansuétude disparaît complétement, et il ne reste que la fantaisie du critique. On peut dire des textes arrangés par lui ce que Jésus a dit des hommes surpris par le jugement dernier : *L'un est pris et l'autre laissé*. Pourquoi par exemple le discours rapporté au chapitre VI de saint Jean, qui

est revêtu d'une forte teinte métaphysique, est-il reconnu authentique, tandis que les derniers enseignements de Jésus-Christ, dans ce même évangile, à coup sûr moins étonnants, sont rejetés? Qui le saura jamais?

M. Renan conteste fortement l'originalité du christianisme. Il y voit un produit syncrétique du judaïsme, des religions de l'Orient et de la philosophie grecque. Nous avons déjà mentionné l'assimilation erronée qu'il établit entre la doctrine de Jean et l'école de Philon. Il va plus loin dans cette voie, car il veut que l'enseignement même de Jésus-Christ se soit enrichi par des canaux secrets de notions empruntées au *parsisme*. Il invoque à l'appui de cette thèse les livres sacrés des Persans. Cependant il est obligé de reconnaître que ces livres ont été largement remaniés depuis le christianisme, et qu'ils ont subi des interpolations nombreuses. Il est notoire que celui d'entre eux où l'idée d'un Messie est le plus nettement accusée, le *Bundehesh*, porte l'empreinte visible de ces remaniements. De quel droit alors affirmer vaguement que le christianisme primitif a fait des emprunts aux religions qui l'ont pillé? On peut appliquer le même raisonnement à l'enseignement des rabbins dans le Talmud, lequel aurait fourni à Jésus ses maximes les plus remarquables. L'auteur admet que le Talmud n'a été rédigé que trois siècles après Jésus-Christ[1]. Comment donc faire le départ entre ce qui lui appartient originairement et ce qu'il a reçu ou dérobé à la religion nouvelle? C'est donc sans aucune espèce de raison que l'on nous présente Jésus-Christ comme un disciple même indirect du rabbi Hillel.

De ces remarques que nous pourrions étendre et multiplier, il résulte que la critique n'est pas plus solide que la philosophie dans ce livre si attrayant, et qui a presque partout sacrifié la discussion approfondie au charme littéraire. Rien de plus légitime que cette méthode s'il s'agissait uniquement d'une œuvre d'art se donnant pour telle; mais quand on prétend écrire le manifeste de la science transcendante, un peu moins d'élégance et un peu plus de démonstration serait de rigueur. Avec cet arbitraire dans les conceptions philosophiques et cette facilité à jouer avec les textes, on donne libre carrière à l'imagination; l'histoire ainsi traitée, à quelque époque qu'on la prenne, devient impossible et se transforme en un insaisissable mirage. M. Renan insiste beaucoup sur la rapidité avec laquelle les légendes se forment au sein du peuple, toujours habitué à donner une forme plastique à ses aspirations et à ses rêves. Il nous prouve par son

[1] *Vie de Jésus*, p. 81.

exemple que la critique qui obéit à une idée préconçue aboutit également à la légende, et que ses créations, froidement agencées dans le cabinet sous l'inspiration de l'esprit de système, n'ont pas plus de réalité que les inventions populaires et bien moins de beauté, car le mythe commence toujours par être le reflet chaud et coloré de l'impression produite par un grand événement ou par une personnalité puissante. M. Renan a voulu, comme il le dit, nous faire lire un cinquième évangile, extrait des quatre autres, et il n'en a tiré que le plus pauvre des évangiles apocryphes, car il n'est pas une seule de ces rapsodies qui ne conserve au moins quelques traits de la figure du Rédempteur. Ceci nous amène à considérer de plus près le type du Christ que M. Renan prétend substituer à celui qui a été accepté depuis dix-huit siècles par ses disciples pour l'adorer et par ses ennemis pour le maudire.

III.

Nous possédons plusieurs évangiles apocryphes dits de l'enfance. Ils nous peignent les premières années de Jésus sous les couleurs les plus étranges. M. Renan vient d'enrichir cette littérature, car lui aussi a écrit son évangile de l'enfance avec des données historiques aussi solides que les obscurs légendaires dont les singulières inventions nous font sourire. Ces inventions dénaturent en le surchargeant le fond réel de l'histoire; ce sont des excroissances parasites sur le tronc de l'arbre, mais l'arbre lui-même subsiste. M. Renan fait mieux; d'emblée il se débarrasse de la réalité historique pour que rien ne gêne l'essor de son imagination. Il écarte avec sa sérénité habituelle d'affirmation le témoignage de nos évangiles sur la naissance de Jésus-Christ à Bethléhem et sa descendance de David. L'auteur a une règle d'interprétation à laquelle il ne manque jamais. S'il y a un trait dans la vie de Jésus qui corresponde à une prophétie de l'Ancien Testament, ce trait a été nécessairement inventé; la preuve est faite sans qu'il soit nécessaire de fournir une autre démonstration. Il est donc entendu que Jésus est né à Nazareth au sein d'une famille d'artisan qui avait toujours occupé les bas-fonds de la société. Sa vie dans la misérable masure de son père et dans les rues étroites de la petite ville galiléenne, au bord de ces fontaines où les jeunes femmes vont le soir puiser de l'eau, nous est dépeinte avec d'autant plus de soin que tout renseignement manque à l'historien. Nous avons là un petit tableau à la Rembrandt fort bien réussi, mais qui au point de vue du grand art est une erreur, car cette description précise, tout en

étant hypothétique, fait disparaître le poétique mystère des origines. M. Renan a décrit avec amour le paysage de la Galilée et les bords jadis merveilleux de ses lacs. Il a écrit quelques pages vraiment délicieuses sur cette nature qui fut enchanteresse, et dont il a deviné la rare beauté sous le voile de tristesse dont elle a été obscurcie depuis tant de siècles. Nous goûtons certes ces morceaux exquis taillés à la loupe comme des diamants. Cependant il y a selon nous abus dans ces peintures brillantes, car elles attribuent une influence exagérée à la nature sur le développement de l'âme de Jésus. De même que le désert a rendu sa race monothéiste, c'est à la luxuriante et ravissante Galilée que l'on doit le suave rabbi destiné à éclipser Moïse. La loi descend du Sinaï comme un torrent redoutable; l'Evangile fleurit comme un lis dans cette vallée, « qui est le vrai pays du Cantique des cantiques et des chansons du bien-aimé, où les animaux sont petits mais d'une douceur extrême, où les petites tortues du ruisseau ont l'œil vif et doux, où la cigogne à l'air pudique et grave se laisse approcher de l'homme. » A la colombe mystique qui symbolise le Saint-Esprit, M. Renan a substitué la tourterelle vive et svelte et ce fameux merle bleu qui a fait de suite sensation. Toute cette prétendue couleur locale, quelque riche qu'elle soit, répand un faux jour sur la figure du Christ, car s'il a aimé la nature et s'il l'a divinement interprétée dans ses paraboles, de quelle hauteur ne l'a-t-il pas dominée par sa spiritualité! Dans une pareille histoire, la couleur locale n'est pas dans la lumière pourprée de l'Orient, mais dans le pur rayon de l'âme et dans cette douce clarté qui émane d'une céleste charité. Surcharger sa palette de tons chauds pour peindre le Christ, multiplier les accessoires autour de lui, dorer et polir le cadre, c'est manquer l'effet véritable.

La nature a donc été, d'après M. Renan, la première institutrice de Jésus; elle a communiqué à son âme cette tendresse, cette joie, cette fraîcheur qui caractérisent ses premiers enseignements. Mais l'objet de son enseignement, où l'a-t-il pris? car s'il se fût borné à vanter les charmes de la Galilée, cela n'eût pas suffi pour fonder une religion. Il y avait alors dans l'air une vague aspiration vers l'avenir; à Rome et en Grèce, ce n'était qu'une poésie, un rêve; dans l'extrême Orient, c'était un tourment qui poussait à l'ascétisme le plus effréné; en Judée, c'était un oracle de plus en plus déterminé, la ferme attente d'un libérateur relevant la nation sainte de ses opprobres. Rapprochez cette grande pensée de l'âme pure et naïve du jeune Nazaréen, donnez-lui pour cadre ces aimables rives où il se plaît, et vous avez le christianisme. Ainsi naissent les religions. Une idée

grande et indécise portée par les vents et un séjour à la campagne, voilà l'origine d'un de ces mouvements que dix-huit siècles n'ont pas épuisé.

Que l'on examine de près le résumé qui nous est donné de l'enseignement de Jésus à cette première période, et l'on reconnaîtra qu'il se réduit à rien, ou du moins qu'il n'a rien absolument de nouveau ni d'original. Jésus redit ce qu'on a dit avant lui, ce qu'on répète autour de lui. Ses maximes les plus belles ne lui appartiennent pas; ses espérances sont celles de sa race, et il ignore le grand progrès accompli par les peuples occidentaux qui, à la voix d'un Epicure et d'un Lucrèce, ont vu disparaître cette vieille chimère d'une divinité souveraine intervenant directement dans les affaires de ce monde. Pour lui, il y croit encore, il y croit à la façon des enfants et des femmes, il s'imagine que Dieu lui-même nous donne le pain quotidien, et quand il l'appelle Père, il se le représente pardonnant, bénissant, secourant. S'il vante la pauvreté, les esséniens l'avaient fait avant lui. Il est donc bien un homme de sa race et de son temps, le meilleur sans doute, mais il n'a rien inventé. D'où vient donc qu'il fonde une religion? — Ah! c'est qu'il est si charmant, si aimable; il met un accent si doux, si pénétrant à annoncer ce que tout le monde sait; il a une si fine gaieté mêlée à des élans de tendresse, et puis il est beau, et il a su s'entourer de belles créatures pour donner de l'attrait à sa doctrine. Qui ne suivrait cette troupe vagabonde qui va de fête en fête, troupe d'enfants au cœur débordant et de femmes enthousiastes, parcourant ces lieux enchantés où recommence le paradis terrestre? « La campagne devait être délicieuse; elle abondait en eaux fraîches et en fruits; les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers. Le vin était délicieux. Laissez l'austère Jean-Baptiste dans son désert de Judée prêcher la pénitence, tonner sans cesse, vivre de sauterelles en compagnie des chacals. Pourquoi les compagnons de l'Epoux jeûneraient-ils pendant que l'Epoux est avec eux? La joie fera partie du royaume de Dieu. Toute l'histoire du christianisme est devenue de la sorte une délicieuse pastorale. Un Messie aux repas des noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortége de paranymphes. Voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait accepter. » Je ne vois vraiment pas pourquoi M. Renan s'est montré un jour si sévère à l'égard de Béranger, pour avoir chanté le *Dieu des bonnes gens*. Au moins Béranger ne le mettait pas dans l'Evangile. Seulement, par une bizarre réminiscence, M. Renan mêle deux des chansons du poëte, et il nous montre le Dieu des bonnes gens assis à la table du roi

d'Yvetot. On a remarqué le trait de la courtisane appelée à ses festins, après que l'auteur a dit : *Laissez Jean-Baptiste prêcher la pénitence dans son désert*. Ainsi il ne s'agit pas de la pécheresse se frappant la poitrine et pleurant sur ses débordements ; non, elle n'est pas aux pieds du Christ, elle est à ses côtés, elle s'assoit à ses banquets, et elle y verse peut-être ce vin délicieux qui n'enivre pas le jeune Maître galiléen, car il est à l'abri du soupçon ; mais qui répondra de toute la bande joyeuse? L'auteur dit ailleurs que Jésus attirait le péager, le fils prodigue, les femmes perdues, lesquelles surprises de tant de charme, trouvaient dans la secte un moyen de *réhabilitation facile*. Quant à moi, je le dis comme je le pense, cette délicieuse pastorale me semble une pitoyable caricature. L'élégance du style, l'agrément des métaphores ne changent point le vrai caractère de ce morceau.

Tout dans cette description du christianisme naissant est aussi faux et fantastique qu'outrageant. Il n'est pas vrai que Jésus laisse Jean-Baptiste tonner seul contre le mal, car quand il sort du désert où ses austérités ont dépassé celles du mangeur de sauterelles, sa première parole est : « Repentez-vous, le royaume de Dieu est proche[1]. » Il n'est pas vrai qu'en Galilée tout soit enthousiasme et joyeux empressement pour lui, car à Nazareth[2] on veut le mettre à mort, et il prononce une terrible malédiction sur Capernaüm et Bethsaïda[3]. Il n'est pas vrai qu'il montre une facile indulgence à tout venant, car il ne reçoit que ceux qui pleurent à ses pieds, et s'il les relève c'est pour dire à chacun : « Va et ne pèche plus. » Si la courtisane vient à lui, c'est que le remords et l'espoir se sont allumés en elle en contemplant ce regard saint et doux, trop pur pour voir le mal, mais plein de compassion pour le pécheur. Il n'est pas vrai qu'il ait réservé tous ses enseignements austères pour la seconde période de son ministère, car c'est en Galilée qu'il commande à ses disciples de couper le bras et d'arracher l'œil qui sont des instruments de péché[4]. Le discours sur la montagne, qui a dû inaugurer les fêtes de ces beaux jours et promulguer cette doctrine riante, commence par ces mots : « Heureux les pauvres en esprit, heureux ceux qui pleurent. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » La septième béatitude est pour ceux qui souffriront pour le Christ; elle établit ainsi sa haute et incomparable dignité et ouvre en quelque sorte la sanglante et longue tragédie du martyre. De quelle divine autorité ne paraît-il pas investi quand, repoussant quelques-uns des préceptes les plus caractéristiques de la loi de Moïse, il les abolit par ces mots : « Les anciens vous

[1] Matth. IV, 17.
[2] Luc IV, 29.
[3] Matth. XI, 23.
[4] Matth. V, 30.

ont dit... mais moi je vous dis... » Ainsi débute la pastorale de la Galilée. Il suffit donc du sermon sur la montagne, c'est-à-dire de la portion des évangiles qu'accepte M. Renan, et dans laquelle il veut enfermer arbitrairement tout le christianisme primitif, pour renverser ses hypothèses.

Passons à la seconde période du ministère de Jésus. Nous avons eu le troubadour; nous allons voir le thaumaturge, le magicien, et pour tout dire le charlatan, mais pour le bon motif. Par quelle transition le jeune rabbi qui menait une vie si douce dans sa patrie va-t-il arriver à cet enthousiasme sombre qui l'engagera dans une lutte si formidable, qu'il usera de tous les moyens bons ou mauvais pour assurer son ascendant? Il semble que ce soit son contact avec le Baptiste qui l'ait lancé dans cette voie nouvelle au bout de laquelle est le supplice. Jean-Baptiste n'est pas son précurseur; c'est un allié dans une certaine mesure, mais c'est surtout un rival. Pour balancer sa grande influence, Jésus force sa nature et se met à parler un langage plus sévère et à baptiser : ce à quoi il n'eût jamais pensé par lui-même; mais comme il avait une certaine tendance à céder à l'opinion du peuple, — témoin sa résistance à tous ses rêves favoris, — il suivit le courant. Jésus avait lutté de prévenances avec le Baptiste; il lui conduisit son école peu nombreuse encore, empressé de reconnaître sa supériorité et n'ayant d'autre désir que de grandir à son ombre, dans l'espoir de gagner la foule en l'imitant. Nous voudrions savoir à quelles sources M. Renan a puisé pour nous présenter sous un jour si nouveau les relations de Jesus-Christ avec Jean-Baptiste. Les évangiles nous montrent ce dernier insistant avec une singulière énergie sur son infériorité, déclarant qu'il n'est pas le Messie, qu'il n'est pas digne de délier les courroies de ses souliers, qu'il faut que celui-ci croisse, tandis que lui doit diminuer. Bien loin que Jésus amène ses disciples à Jean-Baptiste, c'est le contraire qui a lieu. Pierre et Jean passent de l'école du Baptiste à celle du nouveau maître. La tradition évangélique est unanime sur ce point. De quel droit la remanier et la transformer de cette manière et cela sans nous avertir? Ce remaniement n'a d'autre but que d'expliquer par une fine psychologie le nouveau rôle joué par Jésus-Christ. Il a fallu ce levain de rivalité secrète pour le sortir de ce beau rêve du matin et pour susciter en lui un redoutable adversaire à l'orgueilleuse théocratie judaïque. Reconnaissons que M. Renan a peint avec autant d'esprit que de sagacité la situation morale de la Judée à cette époque, les menées d'un sacerdoce sans piété, mais dévoré de l'amour du pouvoir, conduisant à son gré un peuple fanatique et frémissant sous le joug romain, l'épicuréisme satisfait des classes riches ralliées au

sadducéisme, les solennels enfantillages des écoles de rabbins consumant en subtilités ridicules un vaste savoir et un esprit pénétrant, la parade de vertu et de piété jouée par les pharisiens. Il nous représente admirablement le second temple, centre de la religion et le foyer de toutes les intrigues, le palais des Hérodes souillé de tous les crimes et celui des proconsuls où siége un Romain sceptique, fort ennuyé des passions religieuses du peuple étrange auprès duquel on l'a envoyé refaire sa fortune. L'auteur est bien plus à son aise pour caractériser une religion qui tombe qu'une religion qui naît et se développe.

Triste origine en vérité que celle du christianisme proprement dit! Il ne s'est pas produit avec son caractère distinctif avant cette seconde période où il fait son apparition dans la ville sainte. Je sais que M. Renan prétend le contraire. Cependant ce n'est qu'à ce moment que Jésus professe une doctrine distincte, capable de scandaliser, de heurter l'opinion. Jusque-là, il s'est contenté, toujours d'après son nouvel historien, de professer une morale pure, d'attendrir quelque peu l'austérité sémitique et de donner une forme limpide à des idées qui avaient été proclamées avant lui et à côté de lui. Il se trouverait donc que le christianisme n'aurait existé dans toute sa pureté que tant qu'il serait resté dans les limbes de cette vie indécise, à l'état de sentiment, de fluide insaisissable. Dès qu'il se formule, dès qu'il a une pensée à lui, dès qu'il arbore une doctrine, il n'est plus fidèle à sa mission, il n'est plus lui-même : ce qui revient à dire qu'il n'est lui-même que tant qu'il n'est pas. Vraiment, cette contradiction saute aux yeux. M. Renan semble parfois mettre uniquement sur le compte d'une accommodation habile tous les éléments positifs de la religion nouvelle qui se trouveraient être des éléments étrangers venus du dehors et non sortis de l'âme et de l'esprit de Jésus ; mais en y regardant de plus près on s'aperçoit bientôt qu'il limite cette accommodation à l'emploi du merveilleux et à certaines désignations populaires acceptées par lui, comme celle de *Fils de David*. L'auteur reconnaît, et cet aveu dans l'état actuel de la discussion théologique est très important, que Jésus dans cette seconde période de son ministère a enseigné une doctrine tranchée. Ainsi, il a proclamé l'abrogation du judaïsme et l'avénement d'une religion humaine. Il a ensuite rattaché cette grande réforme à sa personne. M. Renan se plaint de l'insistance fatigante avec laquelle il ramène l'attention sur lui et réclame la foi en lui. « Le titre de Fils de l'homme exprimait sa qualité de juge, celui de Fils de Dieu sa participation aux desseins suprêmes et sa puissance. Cette puissance n'a pas de limites. Nul ne connaît le Père que par lui. Il remet les péchés ; il est supérieur à David, à Abra-

ham, à Salomon, aux prophètes. On ne nie pas qu'il n'y eût dans ces affirmations le germe de la doctrine qui devait plus tard faire de lui une hypostase divine en l'identifiant avec le Verbe[1]. » Je sais que l'auteur plaide les circonstances atténuantes en faveur de son héros; il fait remarquer que toutes nos distinctions subtiles qui établissent une distinction tranchée des personnes, n'existent pas pour lui. Il n'en demeure pas moins que Jésus a enseigné cette doctrine étrange qu'il est l'objet de la foi et qu'une dignité supérieure lui appartient. On ne pourrait ici parler d'accommodation, car rien ne heurtait davantage les opinions courantes, et ce sont ces idées qui l'ont fait monter sur la croix. Alors je demande de quel droit on y voit une déviation du christianisme primitif au lieu d'y reconnaître le christianisme lui-même dans sa première manifestation au centre religieux du judaïsme? Nous avons d'ailleurs reconnu que dans la première période, dans celle de l'idylle, Jésus se donnait déjà comme l'objet de la foi et usait du pouvoir souverain de pardonner les péchés. Ainsi s'efface la distinction entre les deux périodes et s'affirme l'unité d'une religion qui ne s'est pas formée au hasard par pièces et par morceaux, mais qui s'est incarnée dans une personnalité sainte.

L'accommodation, d'après M. Renan, commence avec les miracles déclarés de prime abord impossibles. Je ne sais pourquoi l'auteur ne reporte les miracles qu'à la seconde période du ministère de Jésus-Christ; l'Evangile lui en attribue d'éclatants pendant la première. Il a donc commencé alors à jouer son rôle et à user de duplicité. C'est arbitrairement qu'on met à part cette première année pour la réserver à la naïveté et au joyeux abandon. A chaque pas on a des preuves nouvelles de l'aisance incroyable avec laquelle M. Renan traite les documents et de l'absence de toute méthode rigoureuse dans son livre. Il avoue à mots couverts que son héros s'est laissé entraîner à tromper le genre humain. Il eût bien voulu ne pas recourir à ces moyens grossiers; il ne s'y est résigné qu'avec répugnance; mais le but était si grand qu'il justifiait un peu de charlatanisme. « Il ne se fit thaumaturge qu'à contre-cœur. Ses miracles furent une violence que lui fit son siècle. » D'ailleurs l'Orient, qui est plein de finesse, a des idées assez différentes des nôtres sur la sincérité. « Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des

[1] P. 245-247.

mots qui dans notre conscience rigide s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'une à l'autre mille fuites et mille détours. L'histoire est impossible si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures. Toutes les grandes choses se font par le peuple; or, on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées. Il nous est facile, à nous autres impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils ont fait avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères[1]. » N'oubliez pas qu'il s'agit de Jésus, de celui qui a dit : « Que votre *oui soit oui* et votre *non*, *non!* » Réussir en trompant quand on vient restaurer la loi morale et dégager l'idéal de la sainteté de tout nuage, ce n'est pas réussir, c'est échouer de la manière la plus honteuse. Il y a donc là contradiction dans les termes. Je rougirais de réfuter une pareille théorie; quiconque a l'instinct du beau moral et a contemplé Jésus prend en pitié et en mépris de pareilles insinuations. Non, on ne fera pas croire à l'humanité que le divin Crucifié ait fondé, au lieu du christianisme, le jésuitisme, sous prétexte qu'il était un fils de l'Orient. Cette morale au delà de la morale, cette honnêteté transcendante qui dédaigne la timide honnêteté, est tout ce qu'il y a de plus corrupteur, et rien ne souille davantage les origines de l'Evangile. Je ne suis pas plus froissé des calomnies de Celse sur la naissance de Jésus que d'une imputation qui fait naître ma foi d'un vil mensonge. Cette dernière bâtardise n'est pas moins déshonorante.

C'est bien gratuitement que M. Renan suppose que Jésus s'est laissé entraîner à ces fourberies, car il résulte de l'exposé même qu'il nous a donné de son enseignement sous sa seconde forme que le Maître galiléen croyait avoir le pouvoir des miracles. On nous concède même qu'il a accompli par la puissance de la sympathie des guérisons qui pouvaient passer pour des prodiges. Ainsi, « sa beauté pure et douce avait calmé l'organisation maladive de Marie de Magdala. Et dans combien de cas le contact d'une personne exquise ne vaut-elle pas les ressources de la pharmacie[2]? » Pourquoi se mettre en frais d'explications aussi ridicules quand on a sous la main la théorie commode de la sincérité orientale? L'auteur cherche le plus qu'il peut à attribuer à l'entourage de Jésus ses faux prodiges. On dirait que ses miracles s'échappent soudain devant ses yeux étonnés comme des oiseaux

[1] P. 232, 253. [2] P. 260.

d'une cage. Il en est le premier surpris. Il a cependant poussé la complaisance un peu loin en acceptant le titre de fils de David qu'il savait très bien ne pas lui appartenir ; il l'a accepté en rougissant, avec une virginale modestie, mais il l'a accepté. Passons sur la comédie de Béthanie. Le tour a paru trop fort. M. Renan eût mieux fait de laisser Marie « à cette langueur, » par laquelle elle avait gagné l'affection de Jésus que de lui faire jouer un tel rôle dans cette farce indigne. Jamais la sincérité orientale ne s'est donné plus ample carrière que dans ce beau sépulcre, où Lazare s'était confortablement établi en attendant de ressusciter. M. Renan, pour nous épargner toute inquiétude, nous apprend que ces tombeaux formaient de belles chambres où l'on était comme chez soi. Cette page et le trait sur la vertu médicale des personnes exquises montrent qu'on peut prêter à rire même en rejetant le surnaturel.

Nous passerons rapidement sur la fin du récit. Plus on avance vers le dénoûment, plus le fin moraliste des premiers jours cède la place au lutteur, au géant sombre qui veut renverser toute opposition. Jésus a bien encore des éclairs de gaieté et des mots très spirituels, comme quand il dit à ses disciples irrités contre une bourgade de la Samarie au point de demander que le feu du ciel la consume : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés.* Il faut être bien en quête de fine ironie et de pointes aimables pour trouver quelque chose de semblable dans ce mouvement de charité indignée. Dans une autre occasion Jésus ne se montra pas moins spirituel ; c'est en présence de la femme adultère. Il déploya la fine raillerie de l'homme du monde tempérée par une bonté divine[1]. Aux heures des repas, il retrouvait sa bonne humeur. Il entretenait alors une conversation pleine de gaieté et de charme[2]. Mais ces joyeuses réminiscences de la Galilée devenaient toujours plus rares. Une exaltation maladive le possédait de plus en plus. C'est ainsi que quand ses disciples veulent lui faire remarquer la beauté du temple, dont l'arrogance des prêtres lui rendait les parvis désagréables, il montre un esprit âprement critique, se refuse à rien admirer à Jérusalem, et en vrai révolutionnaire n'a d'yeux que pour l'obole jetée par une pauvre veuve dans le tronc des aumônes. C'est à ces proportions que M. Renan réduit l'une des scènes les plus sublimes et les plus touchantes de l'Evangile qui était bien faite pour montrer combien Jésus s'éloignait des préjugés matérialistes de sa race. C'est des beautés et des gloires temporelles de la théocratie qu'il dit : « Est-ce là ce que vous regardez ? » pour ouvrir aux yeux de l'esprit le monde invisible et supérieur de la charité.

[1] P. 346. [2] P. 305.

L'auteur retrouve l'exaltation de Jésus dans ce qu'il appelle sa nouvelle notion du royaume de Dieu qui efface sa première conception si pure, si idéale du culte en esprit et en vérité. Maintenant il entre dans les rêves apocalyptiques du peuple juif; il parle de résurrection, de jugement et d'une gloire tout extérieure dont il sera revêtu. Au fond, il avait raison; s'il s'en était tenu à son pur idéalisme, il n'eût abouti qu'à laisser dans le souvenir des hommes une vision céleste bientôt évanouie. L'idée doit prendre corps et toucher terre et elle ne le peut sans perdre de sa spiritualité, sans se faire en quelque point semblable à ce profane vulgaire qu'il s'agit de gagner. « En acceptant les utopies de son temps, il en fit de hautes vérités grâce à de féconds malentendus. Sous cette écorce grossière était une bulbe sacrée. » Toujours le mensonge comme passe-port de la vérité! Il y aurait beaucoup à dire sur cette notion superstitieuse du royaume de Dieu que M. Renan attribue à Jésus-Christ. Sa mort suffit à elle seule pour prouver que ses vues différaient sensiblement de celles de son peuple, car celui-ci n'attendait qu'un renouvellement terrestre et national. Un Messie qui lui eût donné satisfaction à cet égard eût été non pas crucifié, mais adoré. Entre ses rêves grossiers et l'enseignement de Jésus il y a la croix. On retrouve sans doute un certain fonds commun entre les idées courantes des Juifs et celles qui remplissent les derniers discours de Jésus, parce qu'à la base des unes et des autres est la prophétie hébraïque avec ses éclatants symboles. Seulement l'interprétation est entièrement différente. D'un côté, nous avons une traduction dans la vile prose d'un réalisme matérialiste; de l'autre, l'idéalisme le plus sublime, mais un idéalisme qui n'est pas une simple idée pure, qui doit avoir son accomplissement et sa confirmation dans les faits. Ce qui se dégage des discours prophétiques de Jésus, c'est la pensée très nette que le drame de l'histoire aura un dénoûment, que la grande loi de la justice aura sa sanction, que le monde matériel ne vit pas pour lui-même, mais qu'il doit servir à des fins supérieures. Nous avons là une conséquence parfaitement logique d'une notion théiste de la création. Il y a autre chose en jeu dans ce monde que des lois physiques et mécaniques. Né d'une grande pensée divine, il est toujours subordonné à l'amour et à la justice auxquels le dernier mot appartiendra dans ce domaine comme dans tous les autres. Que les premiers chrétiens aient cru à une réalisation très prochaine de leurs espérances, cela est incontestable; mais cette ardeur de foi qui devance le temps et l'abolit presque en s'emparant des biens éternels, et en s'établissant dans l'invisible, est une erreur de chronologie, mais non de morale. L'idée

que Jésus se faisait du royaume de Dieu n'est donc point en opposition avec sa spiritualité. Dieu n'en demeure pas moins le Dieu qui est esprit, mais l'esprit est la plus grande puissance de l'univers; il meut la matière : *Mens agitat molem*. C'est la thèse fondamentale de la foi au surnaturel. Pour notre part, nous croyons fermement à ce jour de colère et d'amour qui mettra le monde dans la poudre. *Dies iræ, dies illa solvet sæclum in favilla.* « Le voilà, disait le prophète de l'Apocalypse, qui vient sur les nuées et tout œil le verra et ceux même qui l'ont percé et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. »

Jésus ne pouvait manquer dans la nouvelle position qu'il avait prise d'entrer en lutte avec les puissances établies. M. Renan consacre une page énergique à sa polémique avec les pharisiens; pourquoi la gâte-t-il à plaisir par les expressions d'*exquises moqueries*, de *provocations* malignes, qui détonnent de la manière la plus fâcheuse. « Cette tunique de Nessus du ridicule, dit-il, que le Juif, fils des pharisiens, traîne en lambeaux après lui depuis dix-huit siècles, c'est Jésus qui l'a tissée avec un artifice divin. Chefs-d'œuvre de haute raillerie, ses traits se sont inscrits en lignes de feu sur la chair de l'hypocrite et du faux dévot. Traits incomparables, traits dignes d'un Fils de Dieu! Un Dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Molière ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci, porte jusqu'au fond des os, le feu et la rage[1]. » C'est bien peu comprendre Jésus que de lui attribuer la raillerie et la moquerie maligne. Le railleur n'aime pas l'humanité; il triomphe d'elle, il jouit de sa bassesse. Celui qui l'aime jusqu'à mourir pour elle ne peut se résigner à son avilissement; il hait le mal qui est en elle d'une haine aussi brûlante que l'amour qui le consume, parce qu'elle s'allume au même foyer. De là la véhémence de son indignation et ces foudres qui déchirent tous les voiles et renversent toutes les idoles auxquelles se prostitue l'âme humaine. L'amour saint est une flamme dévorante pour le mal. Il frappe en gémissant, et ce qu'il frappe il le brise et cela pour sauver. Les anathèmes contre les pharisiens sortent du même cœur que les béatitudes : « Il a été patient, patient, dit Pascal, mais terrible aux démons. »

M. Renan remarque, avec raison, que Jésus a été beaucoup plus tolérant vis-à-vis de la puissance civile que vis-à-vis de la puissance religieuse. Mais son explication n'est pas acceptable. Ce grand maître en ironie, dit-il dans son style, a voulu fonder la doctrine du dédain transcendant, « vraie doctrine de la liberté des âmes qui seule donne la paix. La

[1] P. 334.

liberté et le droit ne sont pas de ce monde; pourquoi troubler sa vie par de vaines susceptibilités? Le chrétien véritable est un exilé; que lui importe le maître passager de cette terre qui n'est pas sa patrie[1]? » Ces mots renferment une dangereuse équivoque qu'il importe d'éclaircir, car s'ils exprimaient réellement la pensée du christianisme, ils en détourneraient toutes les âmes généreuses, puisqu'il se trouverait couvrir d'avance toutes les lâchetés d'une excuse commode. Jésus a voulu fonder une religion spirituelle dans un monde qui n'avait jamais rien connu de semblable, où l'Etat avait toujours eu la prétention de posséder l'homme tout entier, soit au nom de Dieu comme dans la théocratie judaïque, soit en son propre nom comme en Grèce et à Rome. Sous un tel régime on pouvait parler d'indépendance nationale, mais la liberté au sens réel, la liberté de l'individu n'existait pas; celui-ci appartenait sans réserve à la chose publique. Une religion qui comme le christianisme se fonde sur la conscience a besoin, pour s'établir, de dégager, d'isoler, d'affranchir ce qui est son point d'appui indispensable et par conséquent de tracer avec fermeté la ligne de démarcation entre le domaine de la vie publique et le domaine de la vie morale et religieuse. Elle ne le peut qu'en déclarant hautement que son royaume n'est pas de ce monde, qu'elle se tient en dehors de l'Etat, en tant que religion, qu'elle le respecte dans sa sphère à la condition qu'il laissera l'âme à Dieu. Voilà pourquoi le fondateur du christianisme et ses apôtres se sont tenus soigneusement en dehors de toute préoccupation de l'ordre politique. Jésus incarnait la religion nouvelle; on ne pouvait en lui distinguer le citoyen de l'homme religieux, il était la religion vivante. Pour lui, s'occuper de la chose publique au point de vue terrestre, c'eût été mêler la religion elle-même à la politique, confondre les deux domaines et replacer la conscience sous le joug de l'Etat. Ainsi ce qu'on appelle chez lui un dédain transcendant, c'est tout simplement l'isolement de la religion vis-à-vis du pouvoir civil qui jusqu'ici avait tout envahi, et cet isolement était en définitive le principe de la liberté dans toutes ses applications. D'abord, il posait une borne au despotisme, il l'arrêtait au seuil du sanctuaire intérieur, il le refoulait impuissant, et il lui opposait la seule résistance efficace qu'il eût rencontrée. Quand le pouvoir civil voulait empiéter sur l'âme, le chrétien ne se contentait pas d'un facile dédain; il passait outre à ses risques et périls et poussait l'ironie jusqu'à abandonner son corps au despote en lui dérobant son invincible pensée. Parlez-moi d'une ironie qui va jus-

[1] P. 219-221.

qu'au supplice et d'un dédain transcendant qui est poussé jusqu'à mourir. Le despotisme est ainsi refoulé, et dans la lutte qu'il engage avec la conscience il marche au-devant d'une défaite certaine. Cela est si vrai que l'empire romain a succombé devant l'ironie du martyre.

Mais l'Evangile n'a pas seulement affranchi la conscience en réservant et défendant son domaine par d'héroïques souffrances. Il a fondé la liberté partout, car voici ce qui est arrivé. Quand la société païenne a été renversée, un monde nouveau est sorti de ses ruines. Le chrétien n'y a plus été un étranger et un proscrit; il a été l'un des membres de cette société rajeunie, il a eu à remplir des devoirs comme citoyen et il a dû appliquer dans la vie civile les principes de justice, d'égalité et de fraternité qu'il avait puisés dans l'Evangile. Aussi partout où le christianisme a jeté des racines profondes et où il s'est dégagé de ce qui l'altère et l'asservit, il a amené avec lui le règne de la justice. Bien loin d'entretenir dans l'âme une molle indifférence, il l'enflamme de l'amour du droit et de la liberté et il la rend capable de les défendre résolûment et virilement. La religion en tant que religion ne doit pas sortir de son domaine propre, sous peine de compromettre la liberté qui est née du jour où l'indépendance des âmes a été proclamée; mais en y restant, elle n'agit que plus sûrement sur l'esprit public, par ses grandes idées sur les destinées de l'humanité, sur la valeur de chacun de ses enfants, sur ses droits comme créature immortelle et rachetée par le Christ. D'où il résulte que le feu du patriotisme se rallume incessamment au feu même de l'autel, quand l'autel n'est pas l'appui servile du trône, ce qui est le plus injurieux démenti à l'œuvre du Christ. Aussi, bien loin que les despotes aient lieu de se réjouir de l'ascendant du pur christianisme, comme s'il rendait indifférent au droit, à la justice, à la liberté, ils doivent trembler devant lui, car c'est lui qui par une voie indirecte, mais sûre, a renversé et renversera toutes les tyrannies. Au contraire, ils peuvent dormir tranquilles tant que règne autour d'eux un épicuréisme frivole, comme celui qui fleurissait à Rome au commencement de notre ère, et se soucier faiblement d'une ironie silencieuse et prudente, qui permet de mépriser et d'exploiter tout ensemble un monde si vulgaire; mais quand la foi religieuse saisit de nouveau un peuple, quand il veut résolûment au nom de Dieu la liberté de sa conscience qui est comme la liberté mère, alors les jours de la tyrannie sont comptés, parce que s'il y a une secrète affinité entre elle et le matérialisme, selon l'expression de Benjamin Constant, elle a contre elle tout ce qui élève les âmes et leur rappelle leur dignité native. C'est ainsi que sur la croix Jésus est

mort non-seulement pour le salut, mais pour la liberté du genre humain, précisément parce qu'il a conquis par son sang le royaume qui n'est pas de ce monde. Il a ouvert à l'âme non-seulement un asile inaccessible contre tous les abus de la force, mais encore une généreuse école de justice où le citoyen apprend à aimer le droit pour le servir et le défendre dans le domaine de la vie sociale. Cela ne vaut pas pour le profit le dédain transcendant, j'en conviens, mais cela le vaut cent fois pour la grandeur et la vraie puissance.

Le récit de la passion est fait avec un rare talent, et cependant que cela est pâle et froid comparé à la sobre et tragique narration des évangiles! Pilate est parfaitement compris. Son indifférence, son hésitation, ses scrupules, son lâche abandon aux passions de la foule dès qu'il peut croire à une délation dangereuse sur son compte, toute cette anatomie d'un préfet du prétoire, d'un fonctionnaire de l'empire romain, est rendue avec une psychologie supérieure. La scène du sanhédrin, les manigances et les violences des prêtres, sont peintes avec non moins de finesse, et M. Renan trouve un mot bien éloquent pour en flétrir le dénoûment : « Quand le pouvoir civil se fait persécuteur ou tracassier à la sollicitation du prêtre, il fait preuve de faiblesse. Mais que le gouvernement qui est à cet égard sans péché jette à Pilate la première pierre. Le bras séculier derrière lequel s'abrite la cruauté cléricale, n'est pas le coupable. Nul n'est admis à dire qu'il a horreur du sang, quand il le fait verser par ses valets. » Ainsi les personnages secondaires du drame nous sont représentés d'une façon admirable. Le théâtre de l'action n'est pas moins bien dépeint. C'est l'action elle-même et surtout le héros divin qui perdent leur vraie physionomie. C'est qu'ici surtout le tact le plus exquis, le tact d'un maître en poésie et en critique est insuffisant. Otez la sainte victime qui meurt pour les péchés du monde et tout se transforme et se rapetisse. Pour M. Renan, la mort de Jésus qu'il admire sincèrement est néanmoins le résultat de sa fâcheuse exaltation des derniers temps. Il est trop artiste pour ne pas comprendre sa grandeur. C'est le plus beau dénoûment du poëme de sa vie, — comme l'exil de Sainte-Hélène est le couronnement idéal de l'épopée napoléonienne; mais après tout, le Maître galiléen comme le grand général sont arrivés par leurs fautes à ce dénoûment douloureux et grandiose. Le christianisme idéal, c'est celui de la période de Galilée, mais à traîner après lui la bande joyeuse et vagabonde, à s'asseoir à de champêtres repas, Jésus n'eût pas gagné la croix. Il eût vécu, mais sa pensée fût morte et l'oubli l'eût enseveli tout entier sous les fleurs déposées par les belles créatures

dont il s'entourait. Son supplice a fait l'immortalité de sa religion, et cependant il ne l'a dû qu'à la fièvre révolutionnaire qui l'a saisi et l'a mis en lutte avec les pouvoirs établis. Il me semble qu'ainsi présentée la mort de Jésus perd toute sa sublimité. Elle vient à temps, elle clôt sa période visionnaire au moment où il eût pu s'exalter jusqu'au fanatisme. Ses derniers discours embarrassent l'historien. Généralisant des traits qui à eur place impliquent uniquement l'abandon entier à la volonté de Dieu et la disposition à accomplir pour sa cause tous les sacrifices, à lui tout subordonner, l'auteur impute à Jésus d'avoir voulu soumettre la vie humaine aux règlements les plus exagérés, d'avoir demandé à tous ses disciples de renoncer à la vie de famille et à la possession des biens de ce monde. Il est certain néanmoins qu'il n'a voulu rien de semblable, puisqu'il a donné des préceptes sur l'union conjugale et sur l'emploi des richesses. Seulement il a toujours maintenu que toute considération humaine, tout intérêt et toute affection doivent fléchir devant la volonté divine et que l'on n'est chrétien qu'en renonçant à soi-même. Il n'y a rien là qui ressemble à une chimère impossible, à une morale d'exception. C'est le principe même de la vie chrétienne.

Nous avons déjà dit de quelle manière M. Renan apprécie les adieux touchants de la chambre haute. Ils lui paraissent gâtés par une mysticité sans frein. L'institution de la cène est ramenée aux plus mesquines proportions et se perd dans des explications embarrassées. L'auteur prétend que le récit a été arrangé après coup. Jésus aurait simplement « pratiqué son rite mystérieux de la fraction du pain, » il aurait ensuite parlé de son union morale avec ses disciples dans le langage mystique et réaliste qui lui appartenait. L'imagination échauffée de ses amis et leur cœur attendri transfigurèrent le dernier repas en le rapprochant du repas pascal; ils en vinrent à assimiler leur Maître à l'agneau de Dieu immolé pour leurs péchés. Ainsi naquit un mythe bizarre qui a occupé une place prédominante dans le culte. Ainsi, disons-nous, se fabriquent à plaisir les mythes de l'école par l'art heureux des combinaisons artificielles et le contournement habile des textes les plus précis, car à la base de toute cette argumentation, il n'y a décidément que le bon plaisir de M. Renan. On a déjà relevé la parodie qu'il nous donne de l'agonie de Gethsémané. Comme le souvenir des claires fontaines et des belles jeunes filles dont il lui eût été si facile d'obtenir l'amour est heureusement placé! M. Renan a commis là, au point de vue de l'art, une faute inconcevable de la part d'un esprit si délicat. Jeter une jolie teinte rose sur ce front baigné d'une sueur de sang, à

l'heure de la lutte suprême, enjoliver un tableau comme celui-là, c'est pousser un peu trop loin l'amour du contraste.

Nous voici enfin au pied de la croix. — Ne nous fions pas au récit de Jean, car, jaloux de ses compagnons dans l'apostolat, il a imaginé, pour relever sa personne, une scène fantastique où il joue le beau rôle et où il obtient l'une des dernières paroles de Jésus. M. Renan se fonde, pour imputer ce bas sentiment au disciple bien-aimé, sur l'absence de ce récit dans les autres évangiles, comme s'il n'était pas naturel qu'il eût place dans l'évangile écrit par l'apôtre qui seul était au Calvaire à cette heure. La crucifixion telle que la conçoit M. Renan, malgré les petits incidents qu'il y intercale pour en dissiper le mystère, demeure grande et imposante, grâce aux sublimes paroles du divin supplicié. Il reconnaît qu'il a vu dans sa mort le salut du monde et cela élève cette mort à la hauteur d'un libre sacrifice. M. Renan accepte le témoignage des évangélistes pour le récit de la passion. Pourquoi ce témoignage perd-il tout d'un coup toute valeur et n'est-il plus qu'un ramassis de fables quand il s'agit de la résurrection? C'est que nous nous heurtons au surnaturel et que tout ce qui l'implique est faux d'avance. Il n'est plus nécessaire de comparer ces divers récits dont l'accord sur le fond est d'autant plus frappant qu'ils diffèrent entre eux dans les détails et ne sont point arrangés. Les preuves de la résurrection du Christ ressortant de la croyance unanime de l'Eglise apostolique et des miracles produits par cette croyance ne sont pas même mentionnées. Qui dit surnaturel, dit fable et invention. Les premiers chrétiens ont pris pour une résurrection réelle cette présence morale qui est si vivante, dans les premiers temps d'un deuil, pour le cœur qui a aimé. « La vie de Jésus pour l'historien, finit avec son dernier soupir. Mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples et de quelques amis dévoués que durant des semaines entières, il fut pour eux vivant et consolateur. La forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour! moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité. » Ce qui veut dire que la foi de l'Eglise universelle n'est qu'une hallucination. Voilà le dernier mot de ce livre onctueux et édifiant qui doit être accepté avec gratitude par les chrétiens, au dire de ses partisans. Un chapitre supplémentaire est destiné à établir que probablement Judas a fini tranquillement ses jours sous sa vigne ou son figuier, à moins qu'il n'ait péri sous le poignard d'un de ses anciens amis. Quant aux autres ennemis de Jésus, ils n'ont eu jamais l'occasion de s'apercevoir de la grandeur de leur attentat. La belle affaire pour un Pilate

d'avoir sacrifié un innocent de plus! Il faut donc écarter toute idée d'un châtiment exceptionnel comme s'il se fût agi d'un crime extraordinaire. Il y a cependant tout un peuple qui n'a pu effacer de son front quelques gouttes de sang tombées sur lui au Calvaire. L'histoire des Juifs suffirait à elle seule pour démontrer que tout ne s'est pas réduit à de si insignifiantes proportions dans le drame accompli il y a dix-huit siècles dans un coin de la Judée.

IV.

De cette analyse rapide du livre de M. Renan, il résulte pour tout lecteur impartial que le Christ qu'il nous donne ne répond en rien aux documents bibliques, même triés et combinés d'après la méthode transcendante de l'auteur. Constamment il est en désaccord flagrant avec les textes dont il reconnaît l'authenticité et qu'il a doucement attirés à lui. Nous avons vu qu'il suffisait du sermon sur la montagne où l'auteur voit tout le christianisme galiléen, c'est-à-dire le christianisme sous sa forme la plus pure, pour renverser ses hypothèses, car il contient déjà les éléments essentiels de cette doctrine austère, rattachée d'une façon étrange à la personne du Maître, qui n'a dû éclore d'après M. Renan que sous l'excitation des luttes de Jérusalem. Prenez de l'Evangile si peu que vous voudrez, et ce peu suffira pour ranger parmi les narrations fictives la nouvelle histoire de Jésus. Une narration peut être fictive et conserver cependant la couleur générale du temps où elle place son action et la physionomie des personnages qu'elle met en scène. Elle n'a aucune importance comme récit, mais elle a de la valeur comme œuvre d'art. Elle évoque une époque qui n'est plus et nous y fait pénétrer par une sorte d'intuition. Nous contestons entièrement ce mérite à la *Vie de Jésus* de M. Renan. Malgré son grand talent de style, il a échoué aussi bien comme artiste que comme historien.

Il ne suffit pas, en effet, pour ranimer ce grand passé, de faire quelques paysages bien réussis et de donner les noms propres sous une forme orientale, d'écrire Caïapha au lieu de Caïphe, Juda de Kerioth au lieu de Juda Iscarioth, et Marie de Magdala au lieu de Marie Madeleine. Il fallait détacher sur son vrai fond la sainte figure du Christ et lui laisser sa grandeur morale qui se compose de douleur et d'amour. Il ne fallait pas lui enlever l'auréole sanglante et divine qui ceint son front aux yeux de l'humanité. Qu'on ne s'y trompe pas, il y a au fond des cœurs, même quand la foi précise est absente, un type de Jésus qui est ineffaçable. C'est le sillon brûlant de la charité du Crucifié dans

l'âme humaine. Malgré tout, c'est encore son plus grand souvenir. Tout ce qui ne répond pas à ce type est une œuvre manquée et dont elle finira par se détourner. On s'est beaucoup moqué des romans qui, comme le grand Cyrus, charmaient nos pères, en transportant dans une antiquité de commande toutes les afféteries de l'hôtel Rambouillet et qui introduisaient à Babylone une cour d'amour où l'on polissait les madrigaux et ciselait des concettis. Un Jésus doucereux et plaisant, qui a les fines railleries de l'homme du monde pour les plus grands désordres moraux, est-il beaucoup plus étrange? On a vu des hommes fort éloignés de la foi chrétienne, en comprendre et en rendre admirablement l'austère beauté. Certes, personne n'imputera à M. Sainte-Beuve une tendance mystique. C'est du dehors et de fort loin qu'il a jugé Port-Royal; néanmoins il n'y a pas de faux tons dans le tableau qu'il en a tracé; il a conservé la noble tristesse qui convient au sujet. Il n'a pas fait du monastère redoutable un joli Sacré-Cœur, et n'a pas transformé les pieux solitaires en pastoureaux alanguis, mêlant la mysticité et l'amour dans une dévotion aisée. Cela ne dépasserait pourtant pas en invraisemblance la bergerie de la Galilée. Autant vaut faire de Saint-Cyran un aimable directeur de nonnes et de Pascal un fade soupirant que de nous présenter un Jésus féminin, gai et souriant. C'est ce qui fait la supériorité de M. Sainte-Beuve sur M. Renan. Sa critique est bien plus impartiale, bien plus dégagée d'idée préconçue. Il peint la chose telle qu'elle est, sans enjolivement, et là où il faut Philippe de Champagne avec son sobre pinceau il ne nous donne pas Mignard.

Le Christ de M. Renan nous rappelle à s'y méprendre ces blondins doucereux et mélancoliques qui remplissent les tableaux de sainteté contemporains et qui sont comme les jeunes premiers de notre peinture religieuse. On rencontre tous les jours ce type amolli, il est très fréquent au sein de notre génération blasée. Idéalisez-le quelque peu, accusez davantage le trait de la bienveillance qui tient en partie à la fatigue morale, donnez au scepticisme qui se retire de la mêlée publique ce je ne sais quoi de transcendant qui l'achève et vous avez le nouveau Christ. J'affirme qu'au point de vue de l'art le plus faible tableau du seizième siècle est infiniment supérieur et qu'il produit une impression bien plus grande. J'irai même plus loin, l'esquisse la plus antique, la figure à peine ébauchée, peinte avec des procédés imparfaits dans les catacombes de Sainte-Agnès remue autrement le cœur et élève bien plus haut l'imagination que le pastel délicat qui possède tous les raffinements de notre civilisation. Là au moins le sentiment intime n'est pas choqué. Il n'y a pas de

pli ironique sur la lèvre de Jésus, mais le regard profond et pur, rayonnant d'amour et de sainteté transperce le cœur. Le nouvel idéal qui est apparu à l'humanité il y a dix-huit siècles n'est pas profané. C'est bien le bon pasteur qui cherche la brebis perdue, le frère compatissant qui nous sauve par ses souffrances, et ce frère n'en est pas moins un Dieu; c'est bien le Christ que nous adorons et c'est bien celui-là qu'on a voulu crucifier. Il faut en prendre son parti, rien ne remplacera ce type dont la tradition s'est conservée jusque sur les toiles de Raphaël et de Léonard de Vinci; tout ce qui s'en éloigne sensiblement ne saurait subsister.

Ainsi pour avoir voulu tout sacrifier à l'art, M. Renan l'a en définitive moins bien servi que ceux même qui n'y ont pas songé. Ce qui frappe dans son livre comme dans ses autres écrits, c'est une tendance perpétuelle à confondre la religion avec l'esthétique, le bien avec le beau, car le mal pour lui se confondant avec la vulgarité, le bien n'est plus que la distinction, l'élégance, la finesse. Nulle part ce point de vue n'est plus sensible que dans sa *Vie de Jésus*. Il n'y est tenu aucun compte de la maladie morale qui dévore l'humanité; le péché, le repentir n'y ont aucune place. Il passe en souriant à côté de ces sombres abîmes du mal et de la souffrance qui bordent notre route de tous côtés; son Christ fait comme lui. Il n'y est pas descendu, aussi mêle-t-il beaucoup de gaieté à un peu de mélancolie. Rien en lui ne révèle cette douleur généreuse, infinie, d'une compassion qui embrasse tout ce qui souffre, qui brûle de sauver, de pardonner et pousse ce saint et douloureux amour jusqu'à l'immolation. Là est la suprême beauté du Christ, beauté morale, sans doute, mais qui doit revivre dans l'image qu'on nous en trace, sinon elle n'appartient plus au grand art et nous tombons dans la miniature et l'enjolivement. On se trompe gravement quand on s'imagine que l'art peut se passer du souffle moral, surtout quand il s'agit d'un type où la sainteté et l'amour sont les traits dominants. Il lui arrive alors de tailler avec une habileté merveilleuse la pierre ou le marbre et d'en tirer la statue d'un beau jeune homme, aimé des femmes, quand il s'agit d'un saint et d'un Dieu. Qu'importe la richesse des matériaux et le fini du modelé? Ce n'en est pas moins une œuvre manquée.

Si je prends le livre de M. Renan en lui-même, sans le comparer aux documents de l'histoire évangélique ou à ce type ineffaçable du Christ gravé dans nos cœurs et dans nos esprits, il me paraît suffire amplement à sa propre réfutation, tant il contient de contradictions. Nous en avons déjà signalé plusieurs dans le détail du récit, mais son Christ lui-même est essentiellement contradictoire; il est impossible d'en obtenir une idée d'ensemble;

ce n'est pas une créature vivante, c'est un produit composite de la spéculation. Il ne se tient pas debout, il flotte comme un être fantastique qui n'a pas de consistance et prend toutes les formes. Il n'y a aucun rapport entre les deux périodes de sa vie, entre les scènes champêtres de la Galilée et les scènes tragiques de Jérusalem. On ne sait pas pourquoi le délicieux docteur devient soudain un géant sombre, un fanatique intraitable, un révolutionnaire, pourquoi ce mouvement de femmes et d'enfants aboutit au prétoire et au Calvaire. L'explication d'un calcul habile destiné à faire réussir par le merveilleux et le scandale la pure et douce doctrine des premiers jours est tout à fait insuffisante, car cette pure et douce doctrine est entièrement dénaturée dans la seconde période du ministère de Jésus. M. Renan ne fera jamais comprendre ce revirement subit, cette espèce de fièvre chaude qui saisit le doux rabbi et le porte à exagérer son rôle avec une persistance inouïe, à se donner comme le grand envoyé de Dieu auquel tout aboutit, qui sauve le monde par sa mort et qui prétend régner sur tous les cœurs. Ayant réduit le christianisme primitif à une sorte de gaie science, ce brusque changement n'est plus qu'une exaltation sans motif. Cette exaltation, d'après M. Renan lui-même, va jusqu'à l'assimilation la plus imprudente avec la nature divine. C'est un cas bien constaté de démence ou une scandaleuse imposture, une fois le point de départ admis. Proclamer après cela que ce fou qui prétend vivre dans l'âme de ses disciples, et tranche du Fils de Dieu est le plus grand des hommes, c'est commettre une grave inconséquence. Jésus ne mérite pas ces hommages s'il a joué ce rôle indigne.

Au fond, ce qui contraint l'admiration de M. Renan, ce n'est pas tant l'œuvre de Jésus que ses résultats dans le monde. Il ne peut méconnaître que de lui date la grande ère de l'histoire, que la civilisation moderne avec tous ses bienfaits et ses lumières procèdent de lui. Il est une résurrection qu'on ne peut lui contester : c'est celle du monde antique. Celui-ci descendait vraiment au sépulcre, avec ses croyances, ses dieux, ses gloires et ses libertés, et ce n'était pas une mort simulée destinée à un effet de théâtre comme dans la supercherie attribuée à Lazare. Le monde ignorait jusqu'au nom de l'obscur Galiléen qui lui a rendu la vie. Il mourait de l'épuisement de son principe ; il s'affaissait sur lui-même et s'il eût été abandonné à sa pente on ne sait vraiment au sein de quelle fange il se fût perdu. Qui a posé les bases d'une société nouvelle ? qui a ramené la santé morale dans cette corruption, la vie dans cette mort ? qui a ouvert à l'humanité moribonde la carrière d'un progrès immense ? C'est le Galiléen. M. Renan ne le conteste pas. « L'histoire entière,

dit-il, est incompréhensible sans lui. Il est l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné le titre de Fils de Dieu, et cela avec justice, puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne pourra probablement être comparé. Chacun de nous lui doit ce qu'il a de meilleur en lui. Il est plus que le réformateur d'une religion vieillie; il est le créateur de la religion éternelle de l'humanité. » Ce témoignage est important et je conçois qu'un éloquent et généreux écrivain s'en empare [1] et s'écrie : « J'ai devant moi deux témoins, l'un du premier siècle, l'autre du dix-neuvième, tous deux croyables pour ce qu'ils ont vu, récusables pour ce qu'ils n'ont pas vu. L'un, c'est saint Jean, auquel je m'en rapporterai pour la vie de Jésus. L'autre, c'est vous auquel je m'en rapporterai pour l'œuvre de Jésus, que vous voyez réalisée, après dix-neuf siècles. Ces deux témoignages réunis font à mes yeux éclater sa divinité. »

Le témoignage de M. Renan n'en est pas moins rendu contre lui-même et fait ressortir avec éclat tout ce que son interprétation de la vie du Christ a d'insuffisant et de dérisoire. Il dit expressément que les faits doivent s'expliquer par des causes qui leur soient proportionnées [2]. Le fait qu'il s'agit d'expliquer est le renouvellement du monde, et la cause, c'est l'apparition en Judée d'un jeune maître plein de douceur, qui n'a rien de différent des autres hommes si ce n'est un charme pénétrant et plus de pureté morale, sans qu'il ait été cependant à l'abri de la commune misère; ni sa vie, ni son enseignement ne se distinguent par un caractère tranché et unique. Il n'a rien dit de vraiment nouveau, puisqu'on trouve ses plus belles maximes éparses dans les flottantes traditions de sa race et même dans les écrits des stoïciens. Le dédain transcendant, l'amour de l'humanité, la haute spiritualité se rencontrent à plus d'une page des traités de Sénèque, de Marc-Aurèle et d'Epictète. Ces illustres philosophes ont gâté ces hautes vérités par de fâcheuses inconséquences; mais n'est-ce pas ce qu'a fait Jésus quand il est devenu une sorte de tribun exalté des pauvres et qu'il a mis sa personnalité en relief avec une insistance insupportable? S'il suffisait d'être inconséquent pour perdre une grande cause, Jésus n'eût pas mieux réussi que les talmudistes et l'école du Portique. Pourquoi donc est-ce lui qui a remporté ce grand triomphe, tandis que les sages qui développaient les mêmes idées en Judée ou à Rome

[1] Voir le bel article de M. Cochin dans le *Correspondant* du 25 juillet. Nous sommes heureux de rendre l'hommage le plus sympathique à ces pages émues, pénétrées du plus pur esprit chrétien, qui nous élèvent à la hauteur où au pied de la croix toutes les divergences secondaires se fondent dans l'adoration du divin chef de l'Eglise universelle.

[2] P. 269.

n'ont pas retardé d'un jour la chute de l'ancienne société? C'est qu'il y a mis un accent plein d'onction, et qu'il a déployé une force de volonté prodigieuse. Voilà la cause d'effets aussi extraordinaires! Il saute aux yeux qu'entre la cause et l'effet la disproportion est incommensurable et que M. Renan est condamné d'après son propre principe. La négation du surnaturel force de recourir pour interpréter l'histoire à une foule de petits moyens qui n'expliquent rien et qui font tomber dans l'absurde, car le principe de causalité est apparemment bien fondé en raison. Il nous semble qu'il y a peu de paralogismes plus choquants qu'une philosophie de l'histoire d'après laquelle le monde aurait été relevé par quelques redites et sauvé par un sourire. Il fallait plus que le simple contact d'une personne exquise pour guérir l'humanité malade à mourir. Comparée à ces gentillesses, la folie de la croix, la folie de l'intervention souveraine de l'amour divin dans l'histoire paraît seule sage et raisonnable, et l'on comprend mieux ce défi plein de hardiesse de saint Paul : « Où est le sage? où est le scribe? où est le docteur profond de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas fait voir que la sagesse de ce monde n'était que folie? La folie de Dieu est plus sage que les hommes et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes[1]. »

Que l'on compare, en effet, à tous ces essais d'explication de la vie de Jésus et de l'histoire du monde, la grande solution acceptée et professée par l'Eglise de tous les temps, celle qui se dégage avec une imposante unanimité de toutes les diversités secondaires. L'homme y apparaît aussi bien dans sa noblesse native que dans son infortune actuelle, qui n'est égalée que par la grandeur de sa réhabilitation. Appelé à la vie morale par le Dieu libre et saint dont il porte l'image, il doit décider lui-même de sa destinée dans la solennelle épreuve de sa liberté. Il tombe et entraîne avec lui dans sa chute le monde dont il est le roi, mais il emporte jusque dans sa déchéance l'incurable souvenir de sa haute origine. Le lumignon de la vie divine fume encore en lui. Il jette une clarté pâle dans la nuit, et l'empêche de se désespérer ou de se consoler tout à fait : ce qui serait le dernier terme de l'abjection, car l'exil supporté sans douleur n'est plus simplement l'exil : c'est l'expatriation définitive. La patrie est bien décidément perdue quand elle n'est plus pleurée et que le proscrit s'est acclimaté sur la terre étrangère. L'homme est de trop noble race pour se faire tranquillement à une existence abjecte, car il est de la race de Dieu. Aussi, malgré tous les entraînements de la chair, malgré ses déviations et ses folies,

[1] 1 Cor. I, 20-25.

cherche-t-il avec passion à retrouver son Dieu perdu ; mais il n'aboutit qu'à de misérables idoles qu'il brise tour à tour. Au fond ce n'est pas tant lui qui cherche son Dieu, que son Dieu qui le cherche, car ce Dieu, ce n'est ni le Dieu monde, qui se confond avec la nature, ni le Dieu abstrait, qui ne sait ni penser ni aimer ; c'est un Père. Sur le trône de l'univers règne l'amour libre et saint, qui est Dieu même. Il veut sauver comme il a voulu créer dans sa liberté souveraine, sans aucune contrainte, et l'histoire qu'il dirige n'est que le drame émouvant de la rédemption. Si une aspiration pleine d'espoir ne disparaît jamais de la terre, si elle se retrouve vague et puissante tout ensemble au sein du paganisme, tandis qu'elle est un hymne prophétique saluant le roi de l'avenir sur la harpe inspirée de Sion, c'est que Dieu n'a pas abandonné un seul jour la race déchue qu'il a destinée au pardon et à la réhabilitation. Enfin il vient, celui que le monde attend, que le judaïsme tout entier préfigure, que l'Orient entrevoit dans ses rêves fiévreux et incohérents, et vers lequel l'Occident blasé se tourne sans le savoir. Il vient pour représenter l'humanité dans l'épreuve suprême de sa liberté. Il vient non pas pour une idylle, mais pour une tragédie sublime et sanglante, car il doit racheter un monde perdu et descendre jusque dans le dernier fond de la condamnation humaine, jusque dans la poussière du sépulcre, triompher de la mort dans son sombre royaume, et rouvrir en ressuscitant les portes de la vie éternelle à l'humanité pardonnée qui reconnaîtra en lui son sauveur et son Dieu. Ainsi tombé par l'égarement de la liberté, le monde est relevé par un libre sacrifice d'amour qui rétablit les liens brisés entre la terre et le ciel. Le mystère est grand, j'en conviens, mais au moins il n'y a pas de désaccord entre la cause et l'effet. Je conçois un monde transformé par une manifestation aussi éclatante, aussi prodigieuse de l'amour divin ; mais qu'il ait suffi d'une vague influence, d'un souffle de douceur et de paix, d'une brise d'Orient pour renverser tant d'idoles et tant d'obstacles et faire refleurir le sol le plus desséché et le plus atrophié, voilà ce qui dépassera toujours ma raison et ce qui ne laissera pas d'embarrasser au fond M. Renan et toute l'école naturaliste.

J'ajoute qu'en dehors de la donnée chrétienne, la personnalité du Christ demeure entièrement inexplicable. S'il n'est pas l'Homme-Dieu, son enseignement, à part quelques paraboles ingénieuses et quelques maximes déjà connues avant lui, mais qu'il a pénétrées d'un esprit plus pur, n'est qu'un tissu de fastidieuses répétitions. S'il n'est pas le chemin, la vérité et la vie, le cep où les sarments puisent leur sève, s'il n'est qu'un maître ordinaire, il n'y a pas de livre plus absurde et plus vide que l'Evangile.

Qu'on y fasse attention, rien n'est plus pauvre que ce langage qui revient toujours à présenter une personne comme le centre de la vie religieuse, si cette personne est une simple créature. Otez le Dieu et vous n'avez dans les plus grandes paroles du Christ que des formes creuses, sans signification et sans portée. Je conçois alors que l'on parle d'un personnalisme fatigant, mais ce personnalisme c'est tout l'Evangile, et l'Evangile a transformé l'humanité. Encore ici, pour éviter le mystère, on tombe dans l'absurde : Jésus est à la fois un maniaque et le plus grand, le plus puissant des fils des hommes. La contradiction est flagrante et les faits demeurent inexpliqués.

La solution de M. Renan n'est pas seulement irrationnelle ; elle aboutit au plus sanglant mépris de l'humanité. Tout d'abord il nous donne clairement à entendre que l'homme s'est longtemps confondu avec l'animal[1] ; il ne s'en est distingué probablement que par le perfectionnement de ses organes. Il n'est pas né fils de Dieu, mais simplement fils du limon primitif comme les autres êtres. Aussi ne saurait-on parler de déchéance, car de quelle hauteur serait-il descendu ? Il ne pouvait que s'élever, son origine étant si basse. La philosophie naturaliste ne voudrait pour rien au monde accepter le dogme de la chute, cela coûterait à sa dignité, et elle ne voit pas combien elle avilit l'âme humaine en refusant d'admettre sa noblesse native et sa divine parenté. Ce mépris pour l'humanité, je le trouve exprimé d'une manière plus dégradante encore dans la part si large que M. Renan fait à la tromperie dans le succès des grandes idées. Il avoue clairement que les nobles causes ne sont gagnées que par de mauvais moyens, et que la vérité ne réussit jamais qu'en s'appuyant sur un faux merveilleux ; c'est-à-dire qu'elle doit se vêtir en courtisane pour que l'humanité l'accueille. Elle n'est jamais épousée que comme Thamar le fut par Juda, par le moyen d'une vile surprise et sous les oripeaux fanés de la femme étrangère. C'est dire que l'âme humaine n'a d'affinité naturelle que pour le faux et que d'instinct elle repousse le vrai. Je n'accepte pas pour elle cet outrage. Que ceux-là s'en applaudissent qui s'imaginent que le déshonneur se transforme en marque de dignité quand c'est l'homme qui se l'inflige à lui-même. Je conçois que dès que l'on ne voit en lui qu'un singe parvenu, on s'imagine qu'il ne peut être pris que par des tours d'adresse, mais je ne saurais pousser l'humilité jusque-là et je crois que la vérité

[1] L'homme, *dès qu'il se distingue de l'animal.* (P. 2.) M. Réville, dans un article sur la mythologie, inséré dans le *Temps* du 7 août, nous apprend que notre premier père n'était pas à côté de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, mais sur un arbre quelconque, à la façon d'un sapajou.

sous le nom de Dieu ; une morale sans sanction, puisque aucune revanche certaine n'est réservée à la justice, et pour compenser ces lacunes, le dédain transcendant qui permet de beaucoup supporter dans le présent, car le droit n'est pas de ce monde. Ce livre est semblable à un flacon admirablement ciselé qui n'enferme qu'un poison subtil pour l'âme qu'il énerve, pour la volonté qu'il assoupit, pour la conscience qu'il enivre d'une poésie fallacieuse substituée au sens moral. Il n'y a là rien de sain, de viril. On n'apprendra à cette école ni les luttes victorieuses pour le bien ni celles pour la liberté. Hélas ! le christianisme ne serait que trop vengé par la nation qui l'abandonnerait pour ce vain fantôme. Rassurons-nous : tant qu'il y aura dans l'âme humaine la soif du pardon et de la justice, elle sera conduite au Christ qu'adore l'Eglise. C'est en vain que des voix même enchanteresses lui diront : Il est ici ou il est là. Elle se détournera de tous ces Christs de fantaisie dans lesquels leurs inventeurs cherchent à se reconnaître quelque peu idéalisés, pour revenir au Christ des saint Jean, des saint Paul, des Pascal et des Luther[1].

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* un article de M. Ernest Havet, sur la *Vie de Jésus* de M. Renan. L'auteur décline toute discussion avec ceux qui croient encore au surnaturel. Il les range superbement parmi les esprits incurables avec lesquels tout débat est impossible. Il nous permettra de ne pas plus le prendre au sérieux qu'il ne prend au sérieux le christianisme. Ce dédain est par trop commode. Tout le monde a remarqué la contradiction d'un article qui porte aux nues M. Renan et qui n'en renverse pas moins tout son système. Quant à la manière vraiment outrageante dont le Christ est traité dans ces pages hautaines, elles ne troublent pas plus la foi qu'elles n'honorent la science. Elles respirent une passion maladive.

364

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11.

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Ce, ÉDITEURS

RUE DE RIVOLI, 174, PARIS.

OUVRAGES DE M. ED. DE PRESSENSÉ

Histoire des Trois premiers siècles de l'Église chrétienne. 1er siècle.
2 vol. in-8. 12 fr.
2e série. 2 vol. in-8. 12 fr.
Les deux derniers volumes ont été couronnés par l'Académie française.

Le Rédempteur. Discours par le même. 2e édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

Revue chrétienne. Recueil mensuel philosophique, littéraire et politique, publié sous la direction de M. Ed. de Pressensé. Dixième année. Prix de l'abonnement annuel : 12 fr. 50 c.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Ce, rue des Grès, 11. — 1863.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

NOV 25 1935

LD 21-100m-8,'34

YC 40787

474515

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY